

JEUDI 20 OCT. - N° 249

17.50
1.50 BELGES
0.30 SUISSE

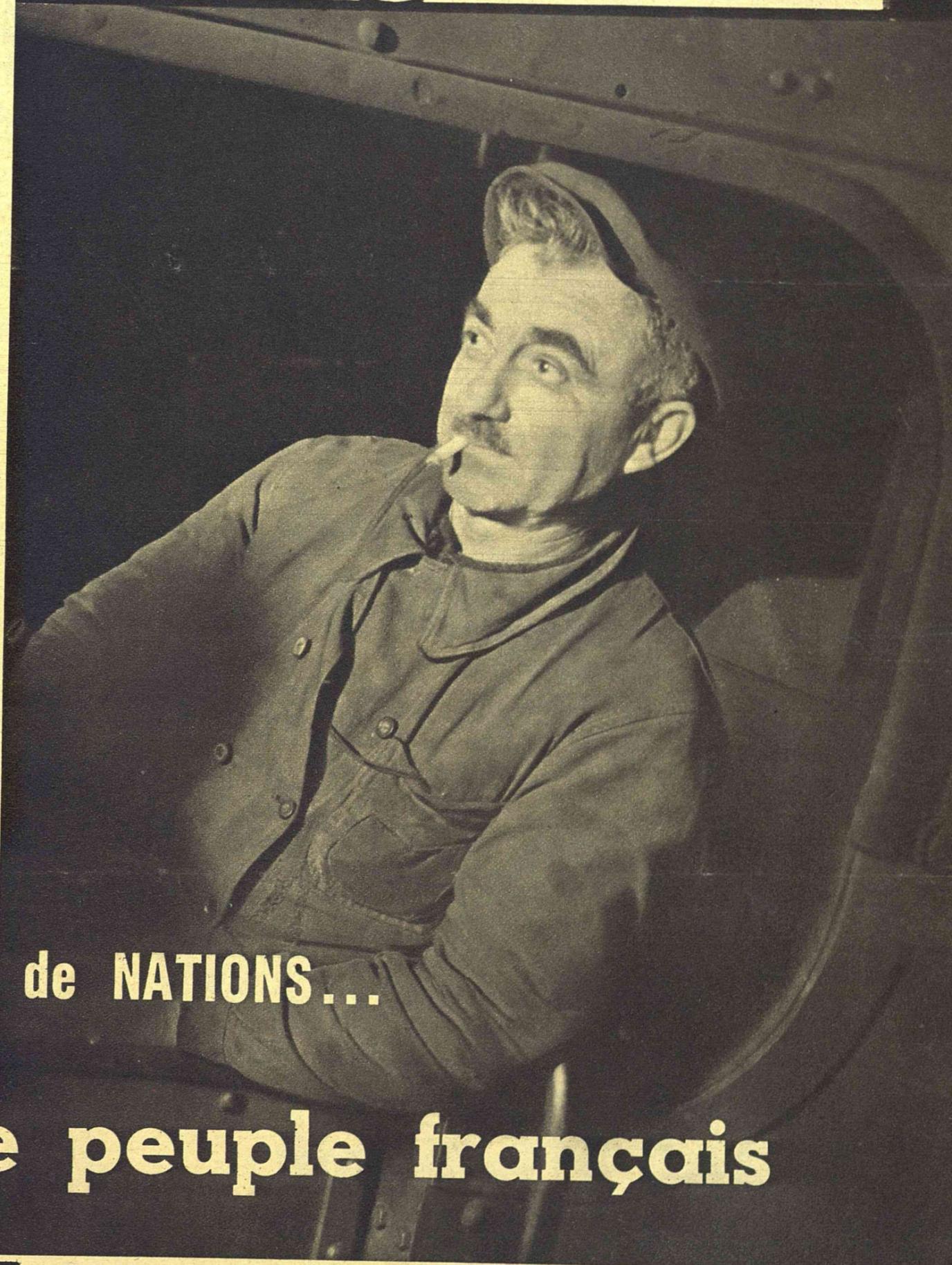
24 pages

PARAIT LE JEUDI

Rev 712

A. H. N.
S. GUERRA CIVIL

regards



**MARCHANDS
de**

CANONS

MARCHANDS de NATIONS...

mais le peuple français

N'EST PAS A VENDRE

REGARDS SUR L



L'arrivée en gare d'Austerlitz, à Paris, d'un train ramenant des volontaires des Brigades internationales, blessés dans les rangs de l'armée populaire espagnole. La République espagnole, qui prouve, par la décision de rapatrier dans leur totalité les forces non espagnoles, que son armée est en mesure de libérer seule ce pays, n'oubliera pas le sacrifice de ceux qui ont versé leur sang pour elle. Les peuples ne doivent pas oublier, eux, que l'Espagne se bat depuis plus de deux ans pour la paix du monde. Ils ne permettront pas que le fascisme international et ses complices lui fassent un nouveau coup de Munich.



Le Comité National de la C.G.T. a tenu ses assises à la Mutualité. Elles se sont terminées par le vote d'une résolution appelant notamment à la réalisation de l'unité syndicale internationale, nécessaire à la défense de la paix. Il y eut unanimité pour la défense des 40 heures et des conquêtes sociales. L'unité syndicale et la cohésion des forces ouvrières sortent consolidées de cette session, en dépit des espoirs de oligarchies financières, qui tablaient bien vainement sur une division. On voit ici Léon Jouhaux prononçant son discours; à côté de lui, Racamond et B. Frachon.



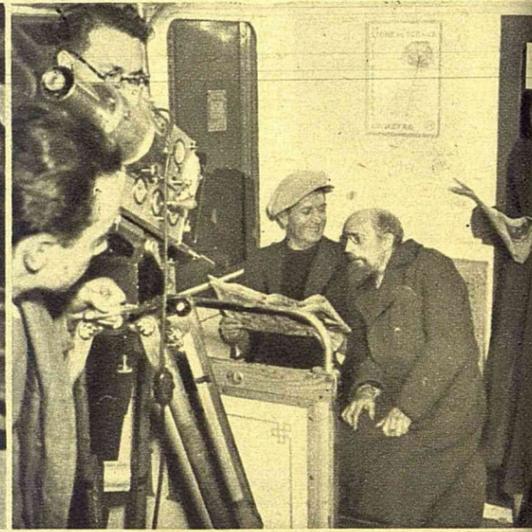
Les gendarmes ramènent à la maison dite de redressement de Chevallon-de-Voreppe, près de Grenoble, les pupilles qui s'en étaient évadés. Les pauvres gosses, dont on voit sur la photo que beaucoup ont à peine douze ans, s'étaient enfuis sans savoir où aller, protestant contre la nourriture infecte. Est-ce donc un crime à 11 ans de n'avoir pas sa mère près de soi et d'avoir faim? Et la France a-t-elle trop d'enfants?



Les enquêteurs inspectent la voie ferrée à Choisy-le-Roi, à l'endroit où fut découvert le cadavre déshabillé du malheureux Abel Cassier. Secrétaire des Syndicats de Pontoise, Abel Cassier (à droite), très estimé de tous, avait été à plusieurs reprises menacé de mort, et la police a écarté l'hypothèse du suicide ou celle de l'accident.



Le bandit Michelis, qui prit part au vol des lingots d'or à Saint-Barthélémy, et qui avait réussi à s'échapper de l'hôpital de Marseille où, blessé, on l'avait transporté, a été repris. Menotte aux mains, il est conduit à la Sûreté de Marseille.



Nous avons eu l'année dernière le crime dans le métro. Les assassins de Lætitia Toureaux courent toujours. Voici, aujourd'hui, le cinéma dans le métro. Ce wagon a été transformé, entre 1 heure et 4 heures du matin, en studio de prises de vues, pour un film en cours de réalisation et qu'interprète Albert Préjean.



Tandis qu'à Barcelone se poursuit le procès des trotskistes du P.O.U.M., liés à l'O.V.R.A. et à la Gestapo, et convaincus de trahison, les agents nazis impliqués dans un immense complot d'espionnage comparaissent devant le grand jury fédéral de New-York. Ci-dessus : Johanna Hoffman, coiffeuse à bord du paquebot « Europa », et qui joua un rôle important dans l'affaire.



Aux Etats-Unis, durant toute la période du 15 septembre aux premiers jours d'octobre, de grandes démonstrations de solidarité envers la Tchécoslovaquie ont eu lieu dans les rues des grandes cités. On voit ici un aspect d'un vaste cortège qui défila le 1^{er} octobre dans les rues de New-York, pour la sauvegarde de l'intégrité de la Tchécoslovaquie, qui devait être abandonnée à Munich par ceux qui s'étaient engagés à la défendre.

**Vous lirez
dans REGARDS**

HITLER renonce-t-il

à l'ALSACE

Une grande enquête

LE MONDE



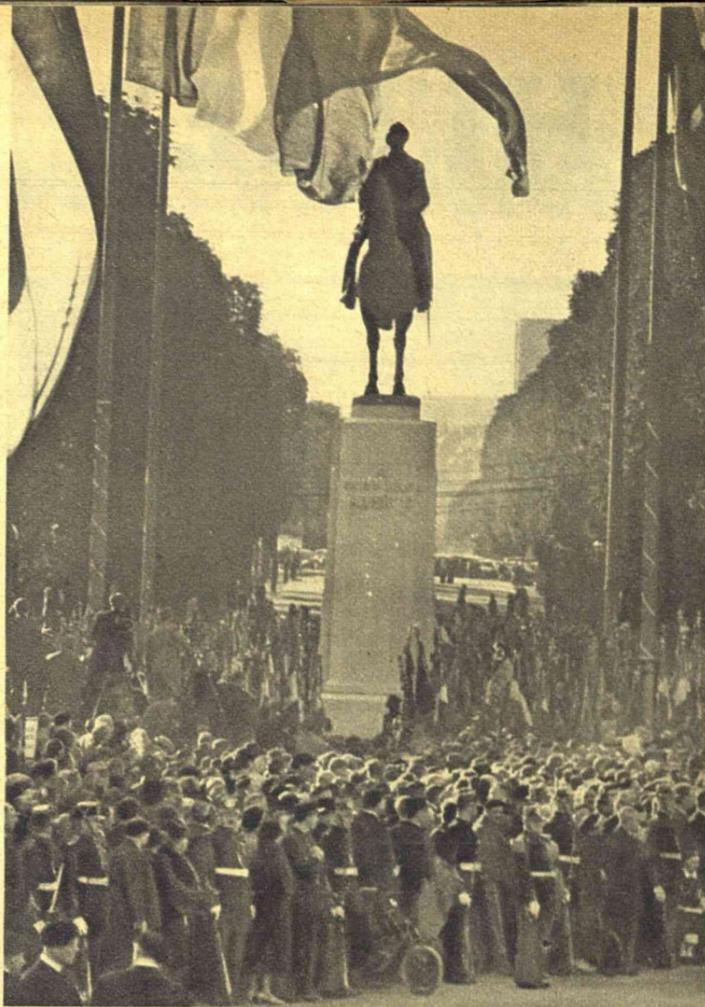
La non-intervention a fait mourir des milliers d'enfants espagnols, la trahison de Munich menace maintenant la vie des enfants tchécoslovaques fuyant avec leurs mères l'armée des envahisseurs. Voici une jeune mère au grave visage qui ne peut consoler ses deux petits qui ont faim et qui attendent des secours.

VERSEZ TOUS EN MASSE VOTRE SOUSCRIPTION

La France entière, émue du malheur de ces enfants, doit venir à leur aide.

VENONS A L'AIDE DE CES FAMILLES MALHEUREUSES.

Envoyez les fonds à l'Union des Syndicats, 12, boulevard Magenta. Achetez l'insigne aux couleurs tchécoslovaques édité par le Secours Populaire de France.



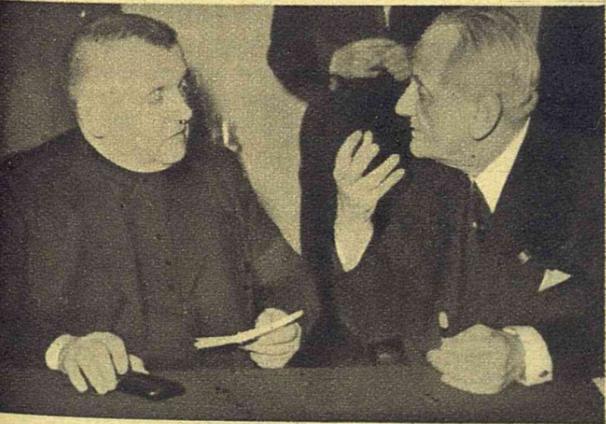
La statue équestre d'Albert 1^{er} de Belgique a été inaugurée le 12 octobre, au Cours la Reine, à Paris, par le roi Léopold III. 1914-1938. Belgique-Tchécoslovaquie. Deux dates, deux peuples martyrs.



Trois jeunes aviatrices soviétiques : Grizodoubova (au centre), P. Ossipenko (à gauche) et M. Kaskova (à droite) viennent d'accomplir un vol sans escale Moscou-Extrême-Orient sur l'avion « Rodina » (en français « Patrie »), en 26 heures 29 minutes. Elles ont ainsi battu les records féminins du monde de distance en ligne droite.

Ci-dessous : une vue de la ligne de chemin de fer Canton-Hankéou, non loin de Canton, après un bombardement. On sait qu'un contingent nippon vient de débarquer dans la baie de Bias, près de Hong-Kong, avec comme objectif immédiat de couper les communications de Hankéou avec Canton et la Chine du Sud. Les Chinois résistent énergiquement. Allez voir, demain 21 octobre, à 20 h. 45, à la Mutualité, un film chinois : « La tragédie de la Chine ». Billets au Secours Populaire de Paris, 97, rue Lafayette. Prix : 5 et 3 fr.

Une vue des troupes allemandes occupant, le 10 octobre, la petite ville tchèque de Policka, dans le nord de la Moravie, et dont quelques habitants seulement sont Allemands. La population proteste contre cette annexion. Le maire a adressé un télégramme au président Roosevelt. On remarquera qu'il n'y a pas aux maisons un seul drapeau à croix gammée.



Le Dr. Tiso, Président du Conseil slovaque, et M. Kanya, ministre hongrois des Affaires Etrangères (à droite), pendant la conférence de Komarno, interrompue en raison des exigences inouïes de la Hongrie, qui a décidé de soumettre aux « Quatre » munichois ses revendications territoriales.



HITLER en FRANCE



Chancelier Hitler, Berlin.
Vous prie d'agréer mes chaleureuses félicitations pour le maintien de la paix avec l'espoir que naîtra de cet acte historique une collaboration confiante et cordiale entre les quatre grandes puissances européennes réunies à Munich.

PIERRE-ETIENNE FLANDIN.

Le vainqueur de Munich a remercié Pierre-Etienne Flandin-Henlein de ses félicitations et de ses bons et loyaux services qui, espère-t-il, donneront encore à l'avenir de plus amples résultats.

Mais Pierre-Etienne Henlein-Flandin, dont se détournent avec dégoût tous ses anciens amis, n'est toujours pas en prison. M. Bonnet a sans doute un trop grand besoin de ses conseils.

Le plus lourd des jours de la plus lourde semaine.

Hitler exige, Hitler ordonne, Hitler commande. Des Français, par centaines de milliers, boutonnent une vieille capote sur un cœur à la fois triste et résolu.

Paris a la fièvre. On est au bord du gouffre. Tout à l'heure, peut-être, les cloches vont sonner le tocsin. On attend une quatrième affiche, l'affiche blanche de la mobilisation générale.

Et voici que d'autres affiches sont posées. Et voilà que l'on s'interpelle devant la colle fraîche. Et que l'on commence à se battre entre Français.

M. Pierre-Etienne Flandin, ancien Président du Conseil, ancien Ministre des Affaires Etrangères, s'est, de son propre chef, mobilisé.

Au service du Reich. Au service de Hitler.

Et c'est, par derrière, le premier coup de poignard que la France reçoit. Faut-il s'en étonner?

Déjà Doriot, le Renégat, salue, au nom des nationaux, le nouveau Führer.

Führer des Français? Sous-Führer, en vérité.

On peut avoir l'atroce, l'odieuse ambition d'être un Hitler français, ou un Mussolini d'Avallon. M. Flandin n'a même pas une ambition à cette mesure, et à sa taille. Il se contenterait d'une dictature par procuration. Il veut, tout simplement, être une sorte de Statthalter du plus grand Reich.

Pierre Etienne-Seiss-Inquart.

Conrad Henlein-Flandin.

Et « heil Hitler ».

Le plus grand des sous-führer du monde, Pierre Etienne, chef des Sudètes burgondes.

L'homme qu'il faut. On croit, un instant, à une erreur.

Allons donc! D'une main serve, un télégramme est écrit. Des félicitations à Hitler pour avoir sauvé la paix. La paix! Des millions d'hommes ont été mobilisés. On est en train d'écarteler un pays ami, allié, fidèle, et qui a cru en la parole des ministres des Affaires Etrangères Français. Le lion britannique s'est couché aux pieds du Führer. Munich a connu la prosternation des démocraties devant les dictatures. L'action diplomatique, d'un coup, est remplacée par une sonnette qui, pour leur donner des ordres, convoque chez le maître de l'Europe les chefs des grandes puissances occidentales.

On a été à deux doigts de la guerre, de la guerre allemande, de la guerre totale, abominable. Le sursis a été acheté au prix d'une capitulation sans exemple. M. Pierre-Etienne Flandin envoie ses félicitations au Führer.

A son Führer.

Et son Führer lui retourne un merci.

Allons! Peut-on imaginer plus absolu manque de sens moral, de sens critique? Ou plus complet assujettissement.

En vérité, si le Reich, comme il l'a fait en Autriche, en Tchécoslovaquie, installe déjà, en France, pour seconder ses futures revendications, une cinquième colonne, un haut-parleur, à qui le chapeau?

A Pierre-Etienne.

Le sergent-fourrier prépare le lit de son chef. Hitler en France? Il y est déjà. Il y est par ses amis, ses alliés, ses agents.

Oh! ils peuvent protester. Ils peuvent dire que leurs intentions sont pures et leurs mains nettes.

par Claude MARTIAL

Les hitlériens en France? Ils n'osent pas tous prendre l'étiquette brune. Mais, déjà, ils se sont croisés sous le signe de la Croix gammée. Il y a tellement de façon d'aider l'Allemagne du III^e Reich à accomplir son évangile de haine, à réaliser *Mein Kampf*.

La manière brutale, maladroite d'un Flandin qui, à l'heure critique, donne son croc en jambe, de Flandin qui sape le moral des Français au moment où ils ont le plus besoin d'être forts. Et puis, multiple, innombrable, sournoise, insidieuse, l'action qui consiste à affaiblir la France, à l'isoler.

On proclame que ceux qui n'entendent pas se courber veulent la guerre. On sème des fausses nouvelles, et l'on crie aux faussaires. On appuie la diplomatie la plus tortueuse, la moins franché dans ses travaux de pré-capitulation.

Oh! il y aura, à son heure, une bien curieuse étude à présenter sur les manœuvres doubles, sur les démarches faites, à Londres, en dehors du Président du Conseil, par ceux qui se portaient garants de la démission de la France.

M. Pierre-Etienne Flandin, promu conseiller diplomatique, aux heures les plus tragiques, du Quai d'Orsay, à des alliés dans la place. Au sein du cabinet même, qui dira le jeu vrai des nouveaux ministres? Les doutes jetés par M. de Monzie sur l'action de l'Angleterre?

L'heure n'était-elle pas venue de ressusciter le vieil attelage? De Monzie-Pierre Forgeot: l'entente entre l'industrie lourde franco-allemande?

Et puis, tout ce fameux comité France-Allemagne. Ce comité d'hommes à tout faire, d'illuminés ou de serviteurs. M. de Brinon, spécialiste de l'Allemagne hitlérienne, qui, trop longtemps, a eu ses audiences régulières à la Présidence du Conseil.



DEUXIÈME JOURNÉE NATIONALE DU LAIT

organisée par les Jeunes filles de France

Onze petits enfants sont morts de faim à Barcelone faute du lait qui leur est nécessaire pour vivre.

Laisserons-nous en mourir d'autres?

Le dimanche 23 octobre, les Jeunes Filles de France viendront chercher à domicile la boîte de lait que vous aurez préparée. Si, surchargées de travail, elles ne pouvaient passer chez vous, apportez votre boîte aux permanences locales des Jeunes Filles de France.

Les dons en argent qui permettent aux organisatrices de cette journée du lait de faire des achats en gros plus avantageux doivent être envoyés à Marie-Claude Vailant-Couturier, 8, avenue Mathurin-Moreau (19^e). C. C. P. Paris, N° 2301-11.

Dans l'ombre, l'agitation de Laval et de ses amis, qui, pour Mussolini pensent à renforcer l'Axe.

Autour de Pierre-Etienne lui-même, ceux de ses alliés qui n'ont pas le courage de se désolidariser, ou bien dont les intérêts sont confondus avec les siens.

Léon Baréty, dit le veau froid. L'ambitieux et tourmenté médecin de Bordeaux, le sénateur Georges Portmann qui se demande, sans doute, avant d'envoyer la lettre de démission que doit tout de même lui dicter sa conscience, si sa position électorale n'en sera pas affectée, dans la ville d'un Marquet rallié à la droite.

Les plus honnêtes sont partis, en s'essayant les pieds pour ne pas emporter trop de boue allemande. Mutilé de guerre, le sénateur Taurines a jeté à Flandin son mépris. M. Paul Reynaud, le timide opposant de la politique Bonnet, est parti sans explications. M. Charles Reibel a suivi, lui, la réaction même, avec l'affirmation d'une candeur inattendue qui ne lui permettait pas de croire à l'hitlérisme de M. Flandin.

D'autres s'en vont. Allons! que le député d'Avallon ne se fasse point trop de soucis. Il peut combler les vides, en créant le parti de « Hitler en France ».

Je lui offre, pour commencer, deux académiciens, au moins.

M. Louis Bertrand ne cache pas qu'il adopte toutes les idées d'Adolf, y compris l'antisémitisme.

M. Pierre Benoît, le seul auteur français, dont les œuvres sont automatiquement traduites par l'édition dirigée du Reich, la vedette obligatoire des Congrès franco-allemands, a, dans sa chambre le portrait de Goebbels.

Il en est d'autres qui marcheront, même si M. Maurras s'obstine à traiter leur Führer de Baudet.

Et puis, déjà, Doriot, le Renégat, s'est offert à suivre le nouveau chef des nationaux. Il n'y a que la première trahison qui coûte. Avec le chassé de Saint-Denis, toute une presse, pas si *Candide* qu'elle en a l'air.

Et Marseille, s'il le faut, fournira les hommes de main.

Hitler en France, c'est la nécessité d'une bonne petite guerre civile. Qu'on se rassure.

M. Flandin, la prochaine fois, ne ratera pas l'opportunité de son affiche. Et, nous sommes prévenus, Hitler aura des amis, sinon des Alliés.

Ils ont donné leurs noms, ceux qui veulent faire le « nettoyage ».

M. Stéphane Lauzanne, du *Matin*, se chargera lui-même de rincer leur plume aux marchands de fausses nouvelles. Et il s'y connaît.

Toute l'équipe sans lecteurs de M. Roche sera dans la rue.

Elle y tien. L'ex-député, l'ex-ministre, l'ex-marxiste Marcel Déat, nous a prévenus qu'on ne raterait pas le grand nettoyage. Sans doute, M. Marcel Déat commencera-t-il par le 20^e arrondissement, où il a laissé le souvenir d'une belle défaite consécutive à une belle évolution vers la droite.

Il aura, dans l'équipe des nettoyeurs, mais oui, M. Frot lui-même, un spécialiste. M. Frot, qui pourrait retourner déjeuner avec M. Bunau-Varilla, chez qui il rencontrerait, peut-être, « fusilleur » giffé et repentant, M. Jean Mistler, l'homme qui dirige, lui aussi, la politique extérieure de la France...

Des complicités dans les Ministères? Comment donc! Même, on épurera les cadres des fonctionnaires trop attaqués par Berlin. C'est déjà commencé, au Quai.

Allons! Il ne manquera pas, non plus, de complices en Alsace-Lorraine, cette future des revendications du Reich, cet actuel champ de la propagande de Goebbels.

Tous les autonomistes d'hier, les Hueber, sont prêts à crier : « Heil Flandin ! »

Et puis, malheureusement, quels alliés occasionnels chez ceux qui font de leur curieux pacifisme une machine belliqueuse, et qui crient : « Vive la paix! » comme s'ils avaient le monopole de ce cri, comme s'ils voulaient, à tout prix, casser la gueule de ceux qui n'ont point, sur la défense de la paix, exactement leur point de vue.

La France aussi aurait son *poum*.

Hitler en France? J'en omets. J'en oublie.

Mieux vaut, avant d'essayer, de dresser une liste, laisser aux indécis, aux incertains, le temps de se renseigner. Peut-être de se ressaisir.

Les démissions ont plu, autour de Conrad Henlein-Flandin.

Lui, toujours libre, à peine moins plastronnant, porte maintenant ses efforts vers l'Italie.

L'homme est de taille à servir deux maîtres.

En attendant, par les soins d'un gouvernement qu'il a frappé dans le dos, à l'heure la plus difficile, on poursuit, au Central télégraphique, une enquête judiciaire sévère.

Est-ce que, par hasard, un postier n'aurait-il pas trahi le secret professionnel?

Au détriment de M. Pierre-Etienne Flandin qui, lui, n'a trahi que la France mobilisée.

Claude MARTIAL.

Que veut la City de Londres?

A un moment de franchise, Palmerston, le grand ministre britannique, déclara : « La City n'a ni amitiés, ni inimitiés, seuls ses intérêts sont immuables. »

C'était dire que les amitiés et les inimitiés temporaires de la City dépendent de ses intérêts, avant tout de ses intérêts permanents; or, le principal intérêt de tout capitalisme, c'est de durer, c'est d'assurer sa domination et de l'étendre. Personne, d'autre part, ne niera l'influence formidable exercée par la City sur le gouvernement anglais et singulièrement sur le gouvernement conservateur de Neville Chamberlain, fidèle exécuteur des ordres.

Mais qui est donc cette City dont l'action s'étend en tous les pays du monde, même en U.R.S.S., puisque, par l'Intelligence Service, elle s'efforce d'y avoir ses espions, ses provocateurs, comme nous l'ont montré les récents procès. Pour le touriste, c'est, au sein de Londres, un quartier peuplé de quelque 10.000 habitants organisés en corporations; ces corporations qui continuent les City Companies du moyen âge choisissent leurs juges, leur lord-maire, etc., et l'amateur d'histoire peut saisir là sur le vif tout un caractère assez trompeur de l'évolution historique de l'Angleterre : un des capitalismes les plus puissants du globe a gardé soigneusement des oripeaux féodaux. La City, pour l'homme d'affaires comme pour l'homme politique soucieux de comprendre, c'est le centre

Ces capitalistes anglais se retrouvent à l'Anglo-German Club dont Lord Halifax fait strictement la politique. Et cela peut nous aider à comprendre la discrétion inhabituelle d'Hitler qui a affirmé (discours du 18 mars) avoir reçu, avant son coup de force en Autriche, « les assurances de la neutralité la plus sincère d'un grand nombre d'autres Etats » (autres que la Pologne, la Hongrie, la Yougoslavie). Dans le « Yorkshire Post », journal de M. Eden, on pouvait lire, à ce même propos, le 14 avril :

« Ce n'est pas par pure coïncidence que M. von Ribbentrop (ministre des Affaires étrangères du III^e Reich) se trouvait à Londres au moment précis où se déroulaient les événements du week-end. » Et Ribbentrop vit alors longuement Lord Halifax et Sir Robert Vansittart, premier conseiller diplomatique, ce qui le consola d'avoir été hué par la foule. Une dépêche Havas — datée de Londres, 11 mars — déclara que « les cercles gouvernementaux britanniques étaient depuis plusieurs heures au courant de l'ultimatum qui fut adressé au gouvernement autrichien », et il n'y eut aucun démenti officiel.

Après avoir cédé l'Autriche au III^e Reich, Chamberlain vient de lui céder les pays sudètes, de démanteler la Tchécoslovaquie, de préparer la poussée victorieuse de l'hitlérisme dans l'Europe centrale. Ne nous étonnons pas; nous étions prévenus; dès le 28 novembre 37, Garvin écrivait dans l'« Observer » : « Ne nous mêlons pas des affaires de l'Europe centrale et



Une intense circulation règne à « Piccadilly Circus », à la limite de City.

du capitalisme anglais, c'est le conseil de gérance de l'Empire britannique et de maints autres pays dont l'indépendance est plus ou moins réelle; c'est le cerveau de la Grande-Bretagne, qui prétend partout imposer sa politique et qui a les plus gigantesques moyens d'action; n'est-ce pas à la City que siègent les grands marchés commerciaux (métaux, coton, laines, cuirs, graines, bois, etc.), le marché des frets qui règle la circulation de la majorité des navires du globe, le Lloyd ou Bourse des Assurances (où se réassurent à peu près toutes les compagnies d'assurances du monde, ce qui, soit dit en passant, explique pas mal de choses de la politique et de la presse françaises), le Lloyd maritime (ou Bourse des Assurances maritimes), le Foreign Exchange ou marché des devises, le Money Exchange ou marché des capitaux, le Stock Exchange ou marché des valeurs. Seul, Wall Street à New-York pourrait se comparer à la City, cet immense conseil d'administration du capitalisme britannique.

Dans quelle direction va actuellement la politique de la City ?

AIDE A L'ALLEMAGNE

La City a créé fin 1936 deux compagnies intermédiaires de compensations dont le rôle consiste à donner à l'Allemagne la possibilité de recevoir des matières premières; ces compagnies où l'on retrouve les plus gros capitalistes anglais et les bailleurs de fonds du Parti Conservateur vendent au III^e Reich du caoutchouc, du blé, des métaux : ne nous indignons pas car notre capitalisme fournit lui aussi à Hitler minerai de fer, bauxite et maints autres produits nécessaires au réarmement.

Orientale et nous aurons 25 ans de paix. Lord Runciman, qui vient d'acquiescer une douteuse célébrité et de préparer un bilan de catastrophe, avait son siège fait à l'avance, comme Lord Halifax, qui est lié au Groupe germanophile de Lady Astor, à la princesse de Hohenlohe (expulsée de France il y a quelques années), et qui dépend du capitaine Wiedemann, chef de Hitler pendant la guerre; tout ce groupe ne voit qu'une chose : la lutte contre l'U.R.S.S., grâce à un pacte à quatre.

AIDE AU JAPON

On se tromperait si l'on restreignait l'aide de la City au Japon au simple boycott de l'action de la Chine à la S.D.N., à la simple comédie de la conférence de Bruxelles. La situation économique et financière du Japon empire chaque jour; la guerre se montre très coûteuse, les exportations baissent. Mais le capitalisme britannique est là qui veille; une défaite du Japon impérialiste que pourrait suivre une révolution serait une catastrophe pour le capitalisme mondial. Aussi, déjà, Londres, au mépris du droit international, a admis que Tokio mette la main sur les douanes chinoises dans les régions conquises, à condition que les intérêts dont elles sont les gages continuent à être servis aux prêteurs britanniques. Surtout, de nombreuses dépêches de presse, qui, elles non plus, n'ont pas été démenties, nous ont appris que les banques anglaises, au mépris des recommandations de la S.D.N., avaient consenti au Japon de gros crédits. Si, à Berlin, la City contribue au réarmement, à Tokio, elle aide à financer la guerre. Peu importe les morts innocents si les intérêts sont gros et si l'avenir du capitalisme est sauvé. Et à Rome, troisième capitale de l'axe ?

AIDE A L'ITALIE

Avant que soient officiellement ouvertes les négociations entre le comte Ciano et Lord Halifax, Duff Cooper, premier Lord de l'Amirauté britannique, s'est rendu en Italie; il a compris depuis les dangers de la politique qu'il servait; en ce pays, la situation économique et financière est déplorable, pour ne pas dire plus: guerre d'Ethiopie, surarmements colossaux, guerre d'Espagne ont mis le trésor à sec et l'opinion publique est alarmée de voir chaque jour grandir la soumission du Duce au Führer. Duff Cooper a rencontré entre autres le ministre des Finances Thaon di Revel et le comte Volpi, président de la Confédération Fasciste des Industriels. Londres, la City plutôt, doit sauver Mussolini et le régime fasciste. C'est pourquoi furent hâtées les négociations anglo-italiennes et conclu ce pacte bizarre qui reconnaît la conquête de l'Ethiopie par l'Italie, alors qu'en fait cette conquête est loin d'être complète. Ce pacte assure « la plus ample reconnaissance de la puissance impériale de l'Italie, sa parité politique et de prestige avec l'Angleterre en Méditerranée, en Mer Rouge et dans le Proche Orient, etc... ».

Aujourd'hui, la question de l'application du pacte reprend une grande actualité. Le « club des charcutiers » s'appête à tuer l'Espagne républicaine, au nom de la paix bien entendu. Georges Scelle écrivait dans la « Dépêche de Toulouse » du 6-7-38, à propos de la politique anglaise: « C'est une politique dans laquelle le maintien de la paix a pour contre-partie le sacrifice délibéré de la République espagnole. C'est ainsi que les choses s'expriment crûment. C'est évidemment ce que les gouvernements de Londres et de Paris ne sauraient avouer. » Mussolini, qui a vu au mois de septembre sa situation très ébranlée, a joué le « médiateur », mais il lui faut, à lui aussi, des satisfactions tangibles; le gouvernement français, reniant une fois de plus sa parole, lui envoie un ambassadeur; ce n'est point assez; il lui faut l'Espagne ou, comme s'est exprimé pudiquement Ciano à Lord Perth, des garanties politiques et économiques et l'assurance que le futur gouvernement espagnol ne lui sera pas hostile; quant au « retrait des volontaires », il sera récompensé par l'octroi d'un emprunt.

Il y a quelques mois, Londres avait demandé à notre gouvernement, à Georges Bonnet en particulier, qui est le porte-parole de Lord Halifax à Paris, Genève et autres lieux, de faire, auprès des républicains espagnols, une démarche les invitant à la capitulation. Ne faut-il pas sauver les intérêts du capitalisme britannique en Espagne, à Rio-Tinto, au pays basque, etc., et la City ne connaît que ses intérêts immuables et elle sait qu'elle peut compter en France sur des auxiliaires puissants et bien placés. Surtout aujourd'hui, après le Diktat de Munich, Daladier est prêt pour le Diktat de Gênes.

Chamberlain, qui n'a jamais voulu constater une violation de la non-intervention, est prêt à accorder le droit de belligérance à Franco et à bloquer l'Espagne républicaine, coupable de se défendre contre l'agression étrangère.

Et la France? La France du Front populaire déplaît souverainement à la City qui craint la contagion et condamne la semaine de 40 heures, les congés payés, les libertés ouvrières: aussi, Londres exerce-t-il sur notre pays une pression multiforme, une pression qui ne se borne pas au seul domaine diplomatique.

C'est dans le domaine financier que cette pression est la plus nette; Montagu Norman, président de la Banque d'Angleterre, favorisa les évasions de capitaux

français, après avoir ouvert des crédits au docteur Schacht; quand Roosevelt décida, pour assurer à l'accord monétaire tripartite une efficacité réelle, de publier la liste des capitaux français placés à court terme dans les banques yankees, la City refusa carrément de suivre son exemple. On a vu à plusieurs reprises les banques anglaises jouer contre notre monnaie, la Banque Lazard Brothers en particulier et, ce qui est singulier, c'est l'influence de la banque française Lazard dans certains milieux politiques de notre pays; n'est-ce pas pour faire limiter les poursuites dans l'affaire du C.S.A.R. qu'une pression s'est exercée sur notre monnaie en janvier dernier?

Comme par suite de la non-application du programme financier du Front populaire, le franc reste notre point faible, les chantages de tous les spéculateurs sont et restent possibles et efficaces et permettent, pour gagner la confiance des capitalistes, d'exiger du peuple des sacrifices.

Il faut citer ici le passage d'un rapport prophétique rédigé en 1932 par Perrier, alors directeur des Renseignements généraux à la Préfecture de Police; rapport dont la divulgation excita la colère — compréhensible — de Flandin: « L'objet (des menées de la City et de l'Intelligence Service) en ce qui concerne la France est d'amener au pouvoir des hommes sûrs, pratiquant l'autoritarisme à l'intérieur et une politique de concessions envers l'étranger, notamment le Reich, et l'assujettissement à l'égard de l'Angleterre... Tandis que l'offensive est menée au sein du Parlement sur le terrain politique, elle se précise sur le plan monétaire. »

La pression anglaise sur notre pays s'exerce aussi sur le plan diplomatique et le plan militaire; les spéculateurs de la City qui rêvent d'un pacte à quatre, qui rêvent donc d'abandonner au fascisme l'Europe Centrale et l'Europe Orientale, spéculent aussi sur des notions comme « la paix » et « la défense nationale », alors que leur politique tend à rendre la guerre inévitable.

Or, la Grande-Bretagne a plus besoin de nous que nous n'avons besoin d'elle. Le grand journaliste libéral anglais, Robert Dell, du « Manchester Guardian », écrivait récemment:

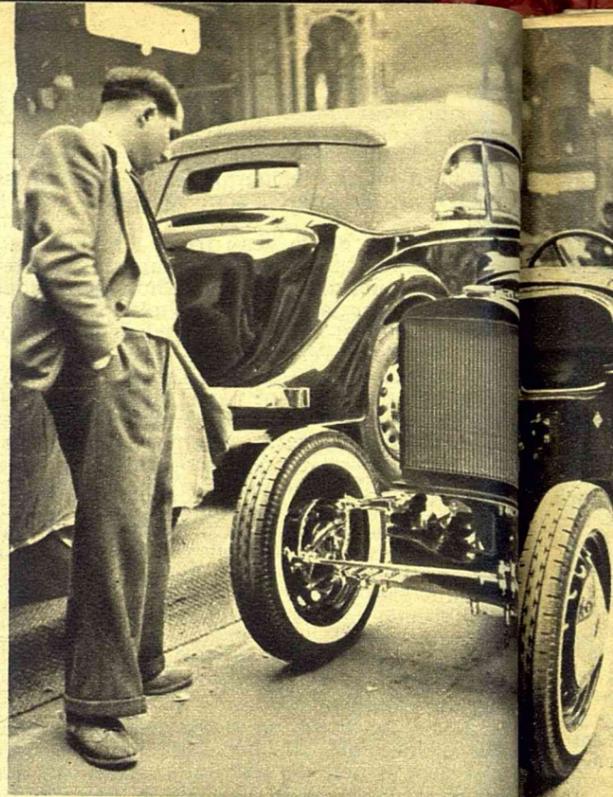
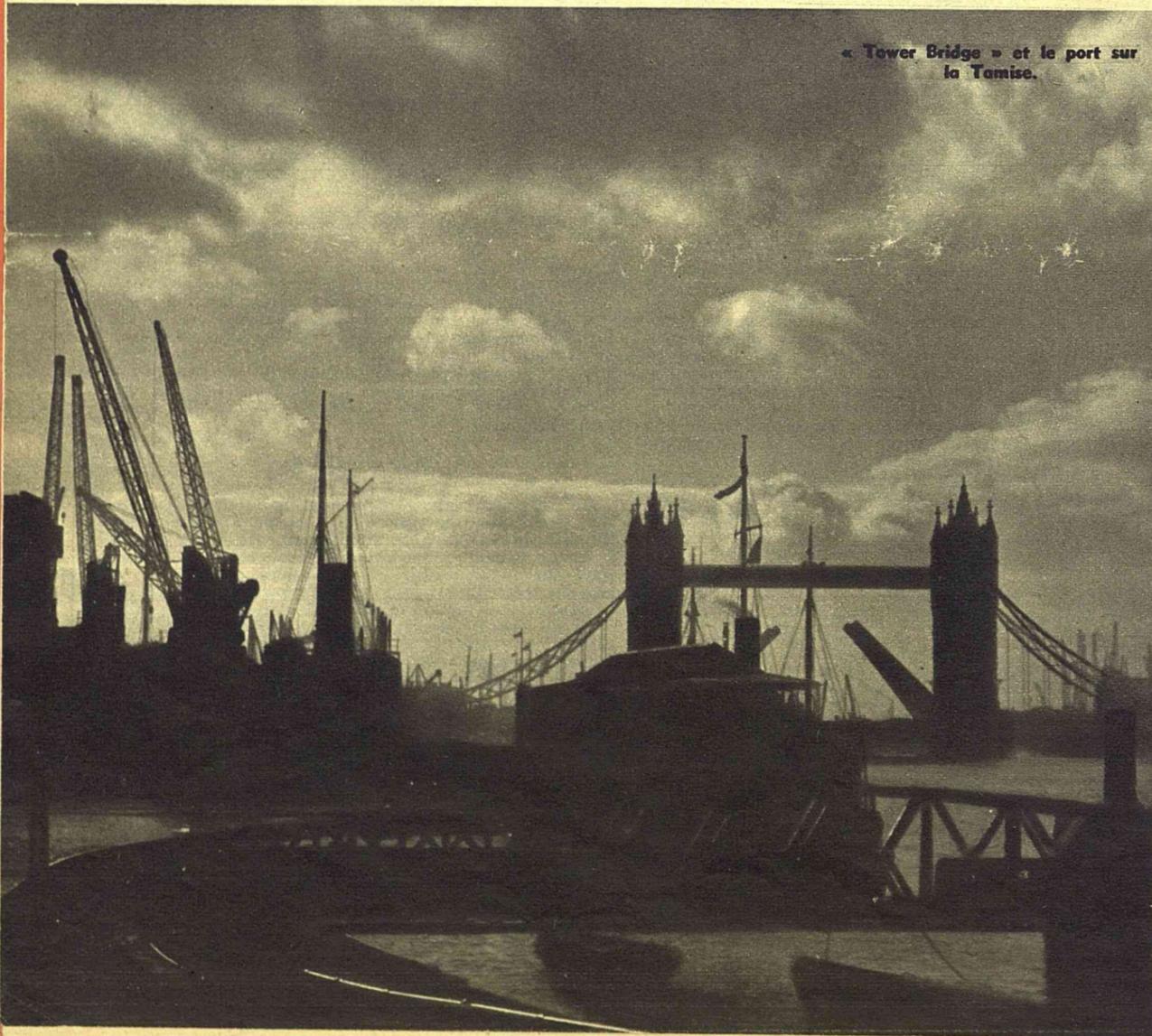
« La France est aussi nécessaire à l'Angleterre que l'Angleterre à la France. Lorsque Baldwin a dit: « Notre frontière est sur le Rhin », il a énoncé un truisme... Cela étant, le gouvernement français de Front populaire, en sacrifiant tout pour obtenir l'appui britannique, en cas d'une attaque allemande contre la France a payé ce qu'il aurait pu obtenir pour rien. Pouvaient-ils y avoir une politique plus inepte? Et quel prix le gouvernement français a payé! L'alliance franco-belge a sombré, l'alliance franco-polonaise n'existe plus que de nom, le pacte franco-soviétique a été vidé de toute valeur, la Petite-Entente et l'Entente Balkanique sont disloquées. »

Tableau juste, mais incomplet; car depuis, quels événements!

Alors, ayons une politique, nette, franche, concrète. A l'intérieur comme à l'extérieur, appliquons le programme du Front populaire, n'abandonnons pas la politique de sécurité collective, ne capitulons pas devant l'agresseur, resserrons le pacte franco-soviétique. Les intérêts réels du peuple ne sont pas ceux de la City; le peuple anglais le sent, qui, à chaque élection partielle, met en déroute le parti conservateur qui se disloque. Pour l'union des deux démocraties française et anglaise, nous sommes prêts; pour servir de mercenaires à une politique de W. Pitt, nous disons: non!

H. CHASSAGNE.

« Tower Bridge » et le port sur la Tamise.



« Je sais ici, je suis un vieil habitué du Salon de l'Auto. Comme la plupart des lecteurs de Regards, je n'y vais point pour acheter ma voiture. Je suis un condamné aux Trains en commun. Mais, nous autres, nous savons y trouver nos joies et l'auto ou le car offrent bien des plaisirs, et

tout ordre.

Pourquoi donc nous qui ne sommes pas acheteurs nous intéressons nous tant à cette manifestation annuelle?

C'est que nous sommes ainsi faits qu'étant gens de goût et de métier nous aimons depuis de nombreuses générations la « belle ouvrage ». C'est des rares satisfactions du pauvre.

Au jour du Salon, l'ouvrier parisien n'est plus robot, il est l'homme qui juge sur l'ensemble et avec déférence, estime le travail des copains d'autres usines.

J'aime beaucoup ces groupes de visiteurs désintéressés qui reviendront du Salon, non pas avec l'intention bien arrêtée d'acheter telle voiture, mais avec satisfaction d'appartenir vraiment à une industrie tout en se tenant toujours à la tête de la modernité mécanique sait si bien sauver et sans cesse faire les solides qualités de ce vieil artisanat français si soigneux.

On a raison de voir en une voiture du Salon « chef-d'œuvre » annuel de cet énorme compagnonnage qu'est une usine.

Je n'ai jamais goûté de plus profonde émotion, ni lée d'angoisse, puis de fierté, que le jour où, pour la première fois, j'eus à donner les couches de finition de deux voitures qui étaient chargées de représenter une grande marque au Salon. Certes, c'était une mission à fond américain, et je la haïssais pour la rigueur infernale avec laquelle on y faisait régner la chaleur; mais ces sentiments avaient disparu devant la responsabilité de montrer que, malgré leur vie de chiens les ouvriers français de cette firme savaient travailler et tenaient à ce que leur œuvre fût irréprochable, cela tout d'abord à cause de ce respect de soi-même qui est une des grandes forces du travailleur de chez nous.

Voici donc de quel état d'esprit nous sommes animés devant ces centaines de modèles et j'estime nécessaire que, de temps en temps, cela soit répété pour la confusion de ceux qui prétendent qu'une fois par semaine l'ouvrier français se fiche du résultat et qu'il ne la recommence qu'avec l'intention de débarrasser au plus vite de sa tâche.

Ceux qui parlent ainsi ignorent de quelles subtilités merveilleuses est faite cette fabrication. Ils ignorent qu'une erreur de quelque infime fraction de millimètre sur certaines pièces a des conséquences démultipliées sur la marche d'un moteur, changement des vitesses, la vitesse.

Immense horlogerie.

En effet, le cri du jour est de fournir au client qui n'aime point tripatouiller dans un moteur, des mécaniques auxquelles on s'efforce de donner de plus en plus les qualités d'une montre douée d'un mouvement perpétuel.

C'est une des directives de ce Salon que de mettre l'automobile à la portée des non-mécaniciens et ceux que, jusqu'alors, seule l'horreur d'un moteur arrangeait sans cesse, retenait d'acquiescer à une voiture. Qu'on se dise bien qu'ils sont beaucoup plus nombreux qu'on ne le croit.

La seconde idée directrice de ce Salon est de mettre davantage l'automobile à la portée des bourses moyennes.

Une Rosengart 4 places Supercinq, pouvant emmener sa petite famille, coûtera 14.900 francs. On peut d'une petite Citroën de 4 chevaux à traction avant qui ne coûterait que dans les 12.000.

Comment a-t-on pu atteindre ce résultat? En général, par une superrationalisation du travail, c'est-à-dire l'installation de nouvelles chaînes adaptées à la fabrication intensive de petites voitures, puis l'adoption de matériaux plus légers, bien qu'aussitôt plus légers, diminuant donc le poids mort et permettant des moteurs plus faibles. Par la même occasion, soit de perfectionner

charge...
tion est...
Car un...
ché est...
mettent.

La Sir...
de la lé...
pèse que...
soit amp...
Nous a...
la nouve...
faire les...
Quant...
un confo...
soigné.

Pour c...
à la pièc...
favorisé...
sive des...
centration...
et petite...
puissamm...
Il n'est...
l'importan...
qu'il en...
sur 19 en...
nent que...
de très v...
On voit...
çais routi...
vient tou...
neufs.

Mais ce...
satisfaire...
la grande...
affaire au...
En effet...
connues...
thème :

« Le su...
d'être pro...
maintenir...
comprende...
tent une...
tites voitur...
petits sala...
tenus, nou...
nous n'aur...
nos usines.

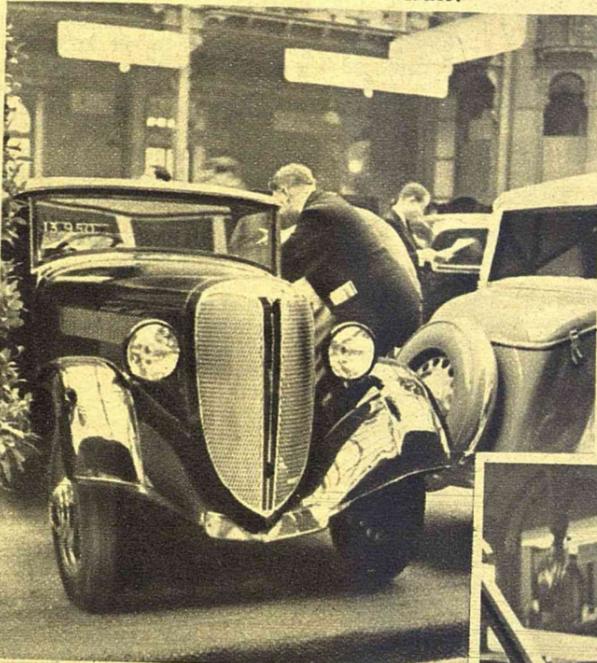
laires ou...
Chantag...
Et press...
veille mass...
Il est vi...
chose vien...
contempler...
Chaque Sa...
les avanta...
Mais rev...
terrain su...
ver d'accor...
La soud...
Plus d'é...
Rigidité...
Diminut...
Autres a...
tailler...
Nous ne...
de perfecti...

AU SALON de l'AUTO 1938

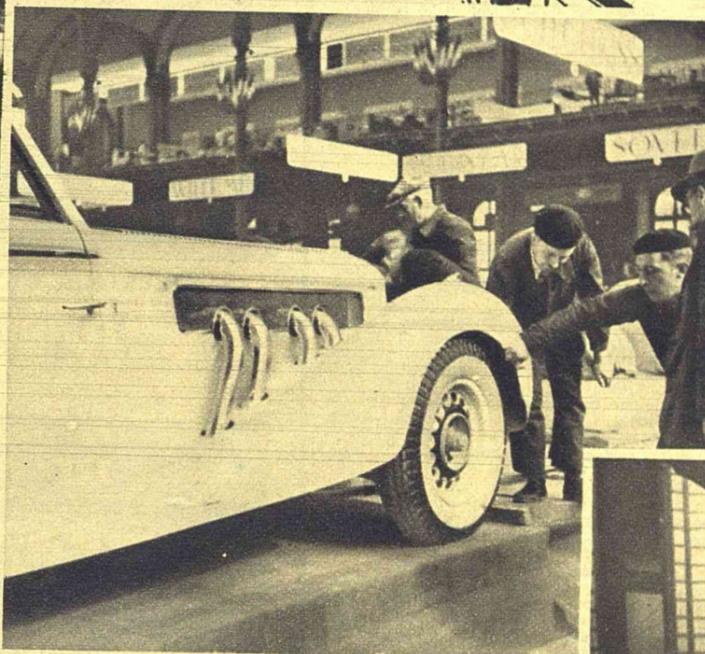
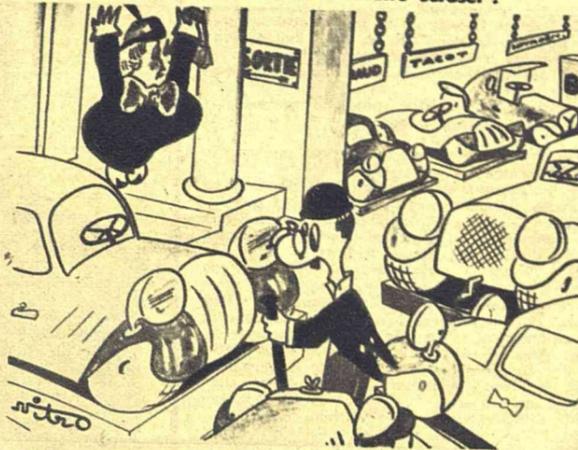
vers une voiture poids plume

A gauche : Le châssis de la Juvaquatre.

Ci-dessous : 13950 la ROSENGART.



Adrien ! Adrien ! Tu vas te faire écraser !



Un bolide aux impressionnants tuyaux d'échappement.

mène très appréciable qu'est l'augmentation des compressions.

A côté de ce triomphe d'un métal français, félicitons-nous également des progrès d'un carburant national moins onéreux que cet alcool distillé des trente millions de quintaux de blé que nous avons en excédent et qu'il serait à la fois plus humain, plus politique et bien plus avantageux de vendre, et même de donner à l'Espagne républicaine, où quatre millions de gosses manquent du pain nécessaire.

Il s'agit du charbon de bois. Il est fort économique. On peut le produire en abondance. On en fabrique qui n'est aucunement salissant. Des camions de plus en plus nombreux sont équipés de gazogènes à charbon de bois. Ils donnent entière satisfaction.

Qu'on juge de l'importance de ce mode de combustion dans un pays qui, recevant son essence de l'étranger, risque en cas de guerre de voir son ravitaillement, non sans doute coupé, mais pour le moins gêné.

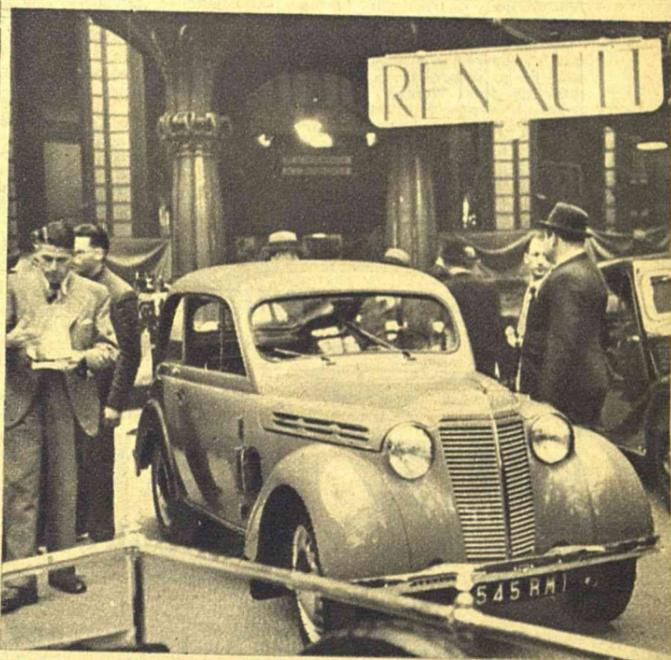
C'est bien un des gros intérêts de ce Salon que de nous porter sur des plans plus vastes que l'industrie qu'il représente, sur des plans nationaux, voire même internationaux, car l'ensemble des démocraties ne peut se sentir en sécurité que si chacune d'entre elles peut, en cas de conflit, assurer la marche de ses tanks et de ses camions et le vol de ses avions.

Plus on utilisera les gazogènes à charbon de bois pour les transports routiers, moins l'aviation et l'armée motorisée seront gênées par une rarefaction des arrivages d'essence.

Il semble qu'on l'ait enfin bien compris.

Albert SOUI ILLOU.

Ci-dessous : La RENAULT Juvaquatre populaire.



La SIMCA, petite voiture qui a du succès.

charge utile se trouve avantagée, soit la consommation est diminuée.

Car un des gros avantages de ces voitures bon marché est surtout l'économie de carburant qu'elles permettent.

La Simca Fiat Familiale donne une idée précise de la légèreté à laquelle on parvient, puisqu'elle ne pèse que 600 kilos. On conçoit qu'un moteur de 5 CV soit amplement suffisant.

Nous avons là résumé les deux traits essentiels de la nouvelle production qui, certes, ne saurait satisfaire les amateurs de novations sensationnelles.

Quant à la voiture bourgeoise, elle n'a gagné qu'un confort que Renault semble avoir particulièrement soigné.

Pour ce qui est de la voiture grand luxe fabriquée à la pièce, on se doute que les événements n'ont point favorisé son essor. On assiste à une diminution massive des marques à « pièces uniques » et à une concentration de plus en plus compacte de la moyenne et petite voiture sous le fronton de quelques marques puissamment outillées.

Il n'est pas oiseux de jeter un bref coup d'œil sur l'importance que prend l'automobile en France, puisqu'il en circule plus de 2.000.000 et qu'un Français sur 19 en possède une, alors que devant elle ne viennent que les Etats-Unis, le Canada, l'Australie, pays de très vaste étendue.

On voit donc que le Français moyen, ce vieux Français routinier, ne l'est point tant que cela puisqu'il vient tout de suite derrière les gars hardis des pays neufs.

Mais ce qui est dommage, c'est que ce besoin de satisfaire ce Français moyen incite une fois de plus la grande bourgeoisie industrielle à réaliser cette belle affaire autant que possible sur le dos de l'ouvrier.

En effet, dans plusieurs grandes usines, et des plus connues, une offensive s'amorce, dont voici le thème :

« Le succès de nos modèles moyens et petits vient d'être prouvé par le Salon. Mais nous ne pourrions maintenir ces prix. A moins que nos ouvriers ne comprennent que nous ne le pourrions que s'ils acceptent une diminution de salaire. Le pays veut des petites voitures. Pas de petites voitures possibles sans petits salaires. Ou alors les hauts salaires seront maintenus, nous ne pourrions plus fabriquer à ce prix, car nous n'aurons plus de clientèle. Nous devons fermer nos usines. Vous avez le choix : réduction des salaires ou chômage. »

Chantage, certes, mais chantage. Et pression sur l'Etat que la perspective d'une nouvelle masse de chômeurs à nourrir n'amuse pas.

Il est vraiment dommage que tous les ans quelque chose vienne ternir la joie que l'ouvrier aurait à contempler son travail exposé aux yeux du monde. Chaque Salon est l'amorce d'une combinaison contre les avantages acquis par les syndiqués.

Mais revenons à la technique, car elle est le seul terrain sur lequel les esprits puissent encore se trouver d'accord.

La soudure électrique est à la mode. Plus d'écrous ni de boulons. Rigidité absolue de la caisse de carrosserie. Diminution du bruit. Autres avantages que nous n'avons la place de détailler.

Nous ne nous attarderons pas à des choses comme le perfectionnement des fermetures de portières, com-

me l'amélioration des toitures décapotables. Ce qui nous paraît plus important, c'est l'élargissement des glaces, donc de la visibilité. Le plaisir des yeux y gagne, la sécurité aussi. Voyant mieux, l'automobiliste se défend mieux. Il n'est pas négligeable de faire tant soit peu qui puisse diminuer le nombre des accidents.

En passant, nous devons signaler que toutes les améliorations techniques apportées se concluront par une diminution du total des heures de travail nécessaires pour faire une voiture. Ce qui aide à prouver qu'il ne saurait, moins que jamais, y avoir dans l'industrie automobile prétexte valable à enfreindre la loi de 40 heures.

Cette diminution du poids a été obtenue par l'utilisation d'un métal extra-léger et, en même temps, doué, selon ses allages, des plus extrêmes qualités de solidité, de souplesse, de résistance aux chocs, de résistance à la température. Cela, selon les pièces. Un métal en quelque sorte idéal et combien plus léger que tous les autres. Le duralumin, métal français par excellence, puisque c'est un chimiste français qui le découvrit, dans les terres rouges des Baux en Provence. D'où le nom de bauxite donné à ce minéral qui, après maintes manipulations, tris, lavages, devient une poudre métallique blanche : l'alumine, dans laquelle on plonge des électrodes qui la portent à l'état de fusion, d'où elle ressort refroidie sous forme d'aluminium.

La Citroën dont nous parlions tout à l'heure et dont la nouveauté est dans la traction avant, ne fait à vrai dire qu'imiter certaines voitures tchécoslovaques lancées il y a déjà deux ans.

C'est cette traction avant qui paraît la plus grande audace de cette saison. Elle convient parfaitement aux petites voitures que demande la clientèle d'aujourd'hui, parce qu'allégeant les châssis elle permet une construction très légère et la carrosserie pouvant alors être surbaissée devient plus spacieuse. Amilcar prépare le lancement d'une voiture du même type.

Nous ne pouvons terminer sans faire remarquer que l'allègement n'est pas le seul avantage fourni par le duralumin divers dans les châssis, blocs-cylindres, carters, pistons, emboutis, carrosseries et culasses. En effet, les culasses en duralumin provoquent ce phéno-

SUR LES ONDES

Bravo, M'sieur le Ministre !

ENFIN, M. Julien, ministre des P. T. T. (et de la Radio par accroc), me donne l'occasion de le féliciter.

Certes, il n'a pas rétabli les revues de presse du matin, ni rendu la liberté aux chansonniers, ni posé la première pierre de la Maison de la Radio, ni rien fait qui témoigne d'un désir quelconque de satisfaire les auditeurs.

Mais il a eu un geste très chic.

Un hebdomadaire six-févrieriste avait lancé, contre les chroniqueurs du Radio-Journal de France, et notamment contre Pierre Brossette, une accusation venimeuse. Ils auraient,

Interview de M. Henri Pichot à Radio-Cité. Le président de l'Union Fédérale des A. C. parle sur un ton bonhomme qui me rappelle quelque chose... Quoi donc, au fait? Ah! j'y suis... Ce que ça me rappelle, ce sont les homélies radiodiffusées de feu Gaston Doumergue. Mais oui, c'est bien ça... Je me sens rajeuni de quatre ans, et brusquement transporté aux mauvais jours de 1934. Comme s'il ne s'était rien passé depuis... Comme s'il n'y avait pas eu ce « petit incident » qui s'appelle le Front populaire. Comme si mai 36 était une date sans importance dans l'histoire de ce pays. Comme si le peuple de France n'avait pas, en termes clairs, exprimé sa volonté. Comme si parmi les millions d'électeurs qui envoyèrent à la Chambre une majorité bien déterminée, ne figuraient pas les anciens combattants de l'Union Fédérale et d'autres encore. Est-ce moi qui rêve ou M. Pichot?

Parmi les nouvelles émissions de Radio-Cité, signalons celle qui s'intitule « Cavalcade ». Ce qui ne veut rigoureusement rien dire si l'on n'a plus présente à l'esprit la pièce de Noël Coward qui porte ce titre. Mais peu importe le nom : retenons l'intention qui l'a fait choisir. J. Prévotière, dans cette émission, évoque en des tableaux saisissants, les grands faits de la semaine. Il nous sert, encore toutes saignantes, des tranches d'histoire, de la nôtre, de celle que nous vivons en ce moment. Le rapprochement habile de certains événements amène l'auditeur à dégager lui-même une conclusion. Jeudi dernier, le thème choisi par M. Prévotière était le discours de Sarrebruck. On nous transporta successivement à Berlin, Rome, Paris. Dans ces capitales, des gens, encore sous l'impression de la « détente » de Munich, faisaient des rêves de paix. Soudain, la radio leur apportait le discours de Hitler à Sarrebruck. Et ces gens, brusquement, ne comprenaient plus ou avaient peur de comprendre... Allons, bon, voilà maintenant que la radio fait penser. Où allons-nous!

Mais voici la radio qui amuse. « Où ça que j'y cours? » Au Poste Parisien, le jeudi soir. Et ça s'appelle : « Les Jeux radiophoniques de Jean Nohain ». Ah! l'excellent, le trépidant, l'ingénieux, l'astucieux, le malicieux, le charmant Jean Nohain. Comme il mène le jeu! Imaginez un « Tribunal d'Impéritie », où il y aurait de la finesse, un « casse-tête radiophonique » où il y aurait de l'esprit... C'est impossible à imaginer? Faites un effort, que diable. Ça y est? Eh bien! ajoutez au brio de Jean Nohain la grâce familière de Blanche

paraît-il lancé sciemment des fausses nouvelles et se seraient au surplus abstenus de diffuser certaines informations importantes.

De là à les traiter de bellicistes (et, naturellement, de « vendus à Moscou »), il n'y avait qu'un pas, que le journal en question a franchi allègrement.

Ce journal (jaloux de la feuille infâme) paraît le jeudi. Le vendredi, M. Jules Julien, dans un discours radiodiffusé, défendait avec vigueur ses collaborateurs diffamés et rétablissait la vérité.

Monsieur le Ministre, pour ce geste-là, il vous sera beaucoup pardonné.

Montel. Agitez et vous obtenez une émission de bonne humeur.

Ça devait arriver. Après Radio-Cité et le Poste Parisien, c'est Radio 37 qui se décroche en état de permanence. Et après Radio 37, devinez qui? L'Île de France. Qu'est-ce qu'on va déguster comme disques!

« Boum! »... Emissions nouvelle (sic) de Charles Trenet à Radio-Cité. Entendu l'autre soir, comme nouveautés : *Je Chante*, et *Fleur bleue*. Prochainement, deux autres nouveautés sensationnelles : *Y'a d'la joie* et *Pigeon vole*.

Vous aimez Noël-Noël? Moi aussi. Mais aimez-vous l'émission au « Couple le plus heureux de France », présenté à Radio-Cité, chaque lundi, par « le Père Mathieu »? Moi non plus... Et pourtant, le père Mathieu, c'est Noël-Noël... C'est ainsi et l'on n'y peut rien... Tant l'on crie Noël-Noël qu'à la fin il se gâte...

Le ministère des P. T. T. et la direction du Service de Radiodiffusion ont le plaisir de vous faire part de la naissance de Tunis-P.T.T., longueur d'ondes 345 m. 6, fréquence de 848 kc/s. Les premières émissions d'essai ont commencé le 12 septembre, mais le poste n'en assure pas moins, d'ores et déjà, un service régulier de cinq heures par jour. Et maintenant... Inch Allah!

VOUS POUVEZ ENTENDRE...

JEUDI 20. — La Flûte enchantée, de Mozart (Tour Eiffel, 20 h. 30); concert de musique contemporaine (Radio-Luxembourg, 21 heures 40).

VENDREDI. — Berlioz, de Charles Méré (Radio-Paris, 20 h. 30); Le Cœur a ses raisons, de R. de Flers et Caillavet (Lausanne, 20 heures).

SAMEDI. — Les Vignes du Seigneur, 2 partie, de Robert de Flers et F. Croisset (Tour Eiffel, 20 h. 10); Tristan et Yseult, de Wagner (Luxembourg, 15 h. 45); Yvonne Printemps et Pierre Fresnay (Poste Parisien, 20 h. 10); retransmission Bobino (Radio 37, 21 h.).

DIMANCHE. — Beethoven, retransmission de la Porte-Saint-Martin (Radio-Cité, 20 heures 30); retransmission de l'Opéra-Comique (Lille, Toulouse, Limoges, en soirée).

LUNDI. — La Dispute, 1 acte de Marivaux (Strasbourg, Rennes, Nice, 20 h. 30).

MARDI. — Festival Georges Bizet (Luxembourg, 21 h.). Jean Lumière (Radio-Cité, 20 h. 41). Festival Georges Bizet (Tour Eiffel, Lyon, Bordeaux, Montpellier, 20 h. 30).

MERCREDI. — Othello, 5 actes de Shakespeare, adaptation Jean Sarment (Tour Eiffel, Lyon, Bordeaux, Montpellier, 20 h. 30); retransmission de l'Opéra (Lille, Toulouse, Limoges, en soirée).

L'AUDITEUR X...

IL Y A DIX ANS

le film parlant n'a pas



CHARLIE CHAPLIN, il y a 25 ans.

de son que possible. Ils se conduisent comme des enfants à qui on donne un nouveau jouet et qui ne veulent plus s'amuser qu'avec ce jouet-là.

Pendant des années, le film muet avait montré la vie des cow-boys. Là, il pouvait montrer ce que la scène pouvait faire : montagnes, champs, steppes, fleuves déchainés. Le film sonore présentait avant tout du chant et de la musique. Là, il pouvait présenter ce que le film muet n'avait pu faire : son, rythme. Le caractère le plus filmé du film muet avait été le cow-boy. Le caractère le plus filmé du film sonore fut la danseuse.

A l'épouvante de Ziegfeld qui détestait et méprisait le cinéma, les producteurs de Hollywood viennent à New-York et lui soufflent en leur



CHARLIE CHAPLIN dans une scène de son fameux film : « Le Cirque ».

III*
 "Les rêves ne parlent pas"
 dit CHARLIE CHAPLIN
 ...mais le film parlant
 triomphe néanmoins

LE 30 mars 1928, Maurice Chevalier signe à Paris un contrat avec la Paramount pour venir à Hollywood, en janvier 1929, et y tourner des films.

Qu'est-il arrivé? Est-ce que Chevalier n'est pas Français? Est-ce que Chevalier n'a pas un accent prononcé lorsqu'il parle anglais? Pourquoi engage-t-on Chevalier alors qu'on a renvoyé chez eux les autres acteurs européens?

Parce que Chevalier sait chanter et danser. Parce que, pour ainsi dire du jour au lendemain, Hollywood a créé la mode du film-revue et, pour les films-revue, on a besoin d'acteurs qui savent chanter et danser. Et si possible, des acteurs qui ont déjà remporté des succès dans les grandes revues présentées sur la scène.

La mode du film-revue, qui depuis 1929 et jusqu'aux années à venir le plan de présentation de tous les cinémas du monde, découle psychologiquement de deux facteurs. Le « Jazzsinger » fut le premier grand succès du film parlant et dans le « Jazzsinger » on chantait et dansait. De plus, il était compréhensible que les producteurs, maintenant qu'ils pouvaient faire des films sonores, voulaient y incorporer autant

frant des engagements les plus belles filles, les meilleures comiques, danseuses et les danseurs les plus complis. Des wagons entiers de compositeurs de chansons populaires de livrettistes partent pour la Californie. Des musiciens qui avaient peine pu se maintenir à flot avec leurs chansonnettes reçoivent des offres de stars. Les dancings de Broadway éprouvent des difficultés à mettre sur pied des orchestres. Tous les jazz de marque ont émigré à Hollywood.

Le niveau des films-revue qui furent tout d'abord était au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer. Le soi-disant sujet n'était là que pour faire passer à l'écran en succession aussi rapide que possible le grand nombre d'attractions possibles. Peu à peu, la situation s'améliorait quelque peu. La Metro fit paraître sa première « Broadway Melodie ». Paramount en Parade suivit, Universal Film présenta King of Jazz.

(*) Voir « Regards » du 6 octobre.

be BUREAU D'ÉDITIONS
 31, Bd Magenta. PARIS-X^e

Chèque postal
 943-47

KARL MARX
LE CAPITAL
 CRITIQUE DE L'ÉCONOMIE POLITIQUE
 TEXTE INTEGRAL EN ONZE VOLUMES

LIVRE PREMIER (en 3 tomes)
LE DÉVELOPPEMENT DE LA PRODUCTION CAPITALISTE
 (Traduction J. Roy, entièrement révisée par Karl Marx)

VIENT DE PARAÎTRE
LE TOME II
 LA PRODUCTION DE LA PLUS-VALUE RELATIVE. — RECHERCHES ULTÉRIEURES SUR LA PRODUCTION DE LA PLUS-VALUE. — LE SALAIRE.
 Un volume in-8° carré de 264 pages, sous couv. en 2 couleurs 18 fr.

DEJA PARU :

Tome I^{er} : La marchandise et la monnaie. La transformation de l'argent en capital. La production de la plus-value absolue. Un volume de 336 pages... 18 fr.
 Le tome III est sous presse et paraîtra au début de 1939

SOUSCRIPTION AUX 3 TOMES DU LIVRE I^{er}

Edition ordinaire	50 fr.
— relié 1/2 basane	125 fr.
Edition de luxe sur alfa	100 fr.
— relié 1/2 chagrin	200 fr.

nsait en Amérique

un grand reportage de Curt RIESS



MARGARET LINDSAY

(Photo communiquée par la M. Warner Bros.)

Mais ce ne fut que lorsque Lubitsch tourna le film *Love Parade* avec Chevalier et Jeannette Mac Donald qui avait déjà joué dans des revues new-yorkaises que l'on vit quelque chose de similaire à une opérette filmée, un genre de film-revue avec un sujet. Ce film fut pour le monde entier ce que le « *Jazzsinger* » avait été pour l'Amérique : il fit connaître le film sonore au delà des frontières de la langue anglaise. Il conquiert Paris, Berlin, Rome, Copenhague, Vienne. Et il conquiert définitivement ces villes au film sonore.

Mais ces années se singularisent, du reste, par une baisse du niveau artistique qui rappelle absolument celle des tous premiers débuts du film muet. Puisqu'on ne peut plus faire d'affaires avec les films muets, les producteurs décident de pourvoir de son, de quelque façon que ce soit, tous les films muets qu'on avait terminés. Ils ne connaissent pas les scrupules d'artistes. Pendant les années 1929 et 1930 paraissent une quantité de films qui sont partiellement muets et partiellement sonores; tantôt il y a des dialogues, tantôt il y a des sous-titres interposés. Un acte présente des épisodes mouvementés, dans le suivant la caméra reste fixée sur un certain décor au milieu duquel les interprètes se meuvent ça et là comme des amateurs qui veulent aussi avoir joué une fois au théâtre. Même des régisseurs soucieux de leur responsabilité artistique, tels

que l'Allemand Murnau, ne peuvent empêcher que leurs films soient ainsi mis en pièces. Dans son film *The Four Devils*, par exemple, des scènes parlées sont introduites malgré ses protestations et rendent problématique tout l'effet de l'œuvre.

Tout se passait de nouveau comme aux débuts du film muet. La caméra ne bougeait pas de place. Elle était devenue esclave du microphone. Le film muet avait tout été de mobilité fluide. Le film sonore fut tout d'abord raide et sans mouvement. Le film muet, qui, au début, avait expliqué l'action, se déroulant au moyen d'innombrables sous-titres interposés, s'était enfin suffisamment développé pour que l'action pût être exposée presque tout au long au moyen d'images. Dans le film sonore, dès le début, l'action est transférée dans le dialogue. Tout cela n'était que du théâtre filmé. Et, de plus, du théâtre de qualité extraordinairement inférieure.

Murnau tourna le dos à Hollywood et partit dans les mers du Sud pour y tourner des films de son propre chef. Lilian Gish, qui avait peut-être été la plus grande interprète du film muet, partit écorchée à New-York et y devint une des plus grandes attractions de la scène.

La période de transition ne dura pas longtemps, mais elle regorgea d'erreurs et de mauvais goût. On ne renonça à l'excès de son que lorsque le public commença à se révolter. Le pauvre public : lorsque l'interprète froissait un morceau de papier sur l'écran, ses oreilles percevaient un bruit de mitrailleuse. Lorsque le héros prenait la porte, ses pas résonnaient comme un roulement de tambour. Lorsqu'une porte se fermait, on craignait que le cinéma ne s'effondrât.

Pour ne pas perdre la clientèle européenne, on conçut l'idée cruelle de synchroniser en langue étrangère. Un producteur particulièrement rusé trouva que la voix des interprètes américains pouvait être aussi synchronisée pour l'écran américain lorsque cette voix ne plaisait pas au public dans l'original. Cela fut maintes fois mis en pratique. En attendant, le handicap critique du film sonore restait l'impossibilité de le découper comme le film muet. D'où son manque de mobilité, ou tout au moins une bonne partie de son manque de mobilité. Ce ne fut que lorsqu'on renonça au système des disques et que le son fut directement enregistré sur les bandes de film, lorsqu'on osa découper de nouveau et lorsque la caméra, d'abord occasionnellement, puis prenant courage, de plus en plus souvent, se mit en mouvement, que les plus mauvais moments de la phase de transition furent surmontés.

Le niveau du film sonore s'éleva. Il pouvait viser à des buts artistiques.

La sensation de la nouvelle découverte était passée. Maintenant, on pouvait se mettre en marche pour produire des films vraiment bons. On les fit. On fit des films dont le niveau artistique monta d'année en année, jusqu'à ce qu'au cours des dernières années le niveau des grands films muets fut atteint. La cadence de ce développement est remarquable. Et ce qui, en fin de compte, est remarquable, c'est que Hollywood, dans le cadre de la masse formidable de productions, ait cependant le temps et l'ambition de produire des films artistiques.

Il est extraordinairement intéressant et amusant de lire les annales cinématographiques des années 1927 à 1930. Comme les magnats ont mis longtemps avant de vouloir croire sérieusement au film sonore ! Aussi tard que 1928, Cecil de Mille recommanda la prudence. Samuel Goldwyn est d'avis que lorsque la première sensation de la nouveauté sera passée, on se rendra compte qu'un mauvais film sonore est plus insupportable qu'un mauvais film muet. Comme il avait raison ! Joseph Schenck prédit la mort du film sonore. Carl Laemmle croyait que le public se lasserait vite du film sonore. Max Reinhardt déclara que le film sonore ne pourrait maintenir sa position, car il n'était pas international. Le régisseur russe Pudovkin refusa d'accepter le film sonore pour des raisons d'esthétique.

Les quotidiens sont submergés par les lettres que le public leur adresse. Toutes maudissent le film sonore, signalent ses fautes, lui prédisent une mort rapide. La réaction est semblable en Angleterre, en France, en Allemagne. Un des principaux arguments des théoriciens en art contre le film sonore, c'est que le film est

une forme artistique stylisée, parce qu'il n'est pas plastique, parce qu'il est captif d'un écran plat. Tant que ces formes plates n'avaient pas parlé, elles avaient complètement produit leur effet. Depuis qu'elles émettent des sons, on est conscient de l'absence de la troisième dimension. Donc le son est responsable du fait que le manque de plastique est devenu une perturbation définitive.

Mais le film sonore se développe, le film sonore conquiert le monde malgré tous les doutes et tous ceux qui se dressaient et ont vitupéré contre lui doivent réviser leurs vues et admettre leur erreur.

(Voir suite page 22).



Maurice Chevalier et Jeannette Macdonald, alors qu'ils tournaient ensemble, en Amérique, photographiés en gare d'Hollywood.



CHARLIE CHAPLIN, de passage à Paris, il y a quelques années, sortant du Ministère des Affaires Etrangères, où il avait été invité à déjeuner par Aristide Briand.

LE MOULIN du FRAU*

par Eugène LE ROY

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Le jeune Elie Nogaret, qui a bientôt seize ans, est en âge de choisir un métier. Il voudrait bien devenir meunier, comme son oncle Sicaire, du Moulin du Frau, mais, pour être agréable à sa mère, il accepte de travailler à la Préfecture dans un Service que dirige M. Masfrangeas, ami de son oncle. Un matin de février 1848, il apprend dans la ville en fête l'avènement de la République. Sa mère morte, il retourne au Frau et se fait meunier. Cette nouvelle vie lui plaît, passée entre le travail du moulin, les frairies et leurs amusements. Bientôt elle lui plaît encore davantage quand il se met à aimer la sage Nancy.

La mère ne dit rien non plus, mais dans ses yeux passa un éclair de haine, qui eut fait comprendre à M. Silain, s'il s'en fût donné garde, la *Jacquerie* et *Quatre-Vingt-Treize*, ces explosions de colères amassées et envieux, pendant de longs siècles de misère et d'oppression.

Pendant ce défilé, les drôles restèrent silencieux comme de petits sauvages, tandis que le labri, fourré sous la charrette, ne cessait de japper après les chiens de M. Silain, qui chassait tout son monde de Puygolfier.

J'étais monté sous l'auvent, ne voulant pas parler à M. Silain. Cet homme me faisait horreur maintenant, depuis qu'il rendait malheureux sa fille et tous ceux qui l'entouraient.

— Pauvres gens ! dit ma femme.
— Ah ! Je regrette bien, lui répondis-je, que la grange n'ait pas été prête, nous les aurions pris à la Borderie.

Mais j'ai été un peu devant tandis que j'y étais, pour faire voir toute la méchanceté de M. Silain. Il me faut maintenant revenir en arrière, pour raconter une affaire qui m'arriva, il n'y avait que quelques mois que j'étais marié.

Un samedi du mois de février, c'était en 1850, j'étais allé au marché de Thiviers, je ne me rappelle plus pourquoi, et tout en faisant mes affaires, je vis passer ce grand chenapan de maréchal que j'avais si bien frotté à Négrondes, le jour de la dernière vôte, parce qu'il faisait l'insolent avec Nancy. Il avait un fusil pendu à l'épaule par une bretelle de lisière, et en passant près de moi il me regarda d'un mauvais œil. Mais je m'en moquais bien à cette heure, Nancy était à moi, et il n'y avait rien à faire. Je m'attardai un peu dans une auberge, avec mon oncle Chasteigner qui était venu vendre des truffes, et l'*Angelus* sonnait quand je partis.

Je m'en allais tranquillement, marchant d'un bon pas, car il me tardait d'arriver, comme toujours lorsque j'étais dehors. J'avais passé Puyfeybert, et je n'étais pas bien loin de la Côte, dans le chemin qui traversait un bois-châtaignier, lorsque, en arrivant à un endroit où il y avait un gauliadis ou boubier, il me sembla voir remuer quelque chose derrière un gros châtaignier qui se trouvait sur la gauche. Au lieu de passer par le sentier que les gens avaient fait dans le bois, pour éviter le gauliadis, ce qui m'aurait mené passer rasis le gros châtaignier, je traversai dans la boue en enjambant sur des grosses pierres qu'on avait mises dans ce mauvais chemin. J'étais presque sorti de là, quand, tout d'un coup, je me sentis poussé par derrière et criblé, comme si on m'avait jeté une poignée de graves, et en même temps j'entendis un coup de fusil. Cette poussée, au moment où je n'avais qu'un pied posé sur une pierre, me fit trébucher et tomber. Etant étendu tout de mon long, j'entendis les pas d'un individu qui s'en galopait, et, tournant la tête tout doucement, je vis un grand gaillard avec un fusil. Pardi, que je me pensai, c'est cette canaille de maréchal; et je restai un moment tranquille, parce que je n'entendais plus ses pas, et que je me disais qu'il s'était planté et qu'il était capable de venir m'assommer à coups de crosse si je bougeais. Mais n'entendant rien et ne me voyant pas remuer, il crut m'avoir tué et reprit sa course.

Quand je fus bien sûr qu'il était loin, je voulus me relever, mais les plombs m'étaient entrés dans les reins et dans les cuisses, et j'eus du mal à me mettre sur mes jambes, tant je souffrais. Une fois debout, je repris mon chemin en m'aidant de mon bâton, marchant pas à pas. Je sentais que je n'avais rien de cassé ni rien d'abîmé dans la carcasse, et ça me faisait prendre courage. Il me fallut tout de même une demi-heure, pour aller jusqu'à la Côte, et quand je fus là, les gens me firent boire un coup et deux hommes me soutenant chacun sous un bras me menèrent jusqu'au Frau. Quand ma pauvre femme, bien inquiète déjà de ce que j'étais anéanti, me vit dans cet état, elle jeta un grand cri et me prit dans ses bras, tandis que mon oncle et Gustou accouraient bien vite. On m'assit près du feu, et on m'ôtta mon havresac qui était plein de gros plomb de loup. Gustou partit de suite pour aller chercher le médecin de Savignac. En attendant, on me mit au lit, et je m'endormis, après avoir conté comment l'affaire était arrivée. Mais je ne dis pas que c'était ce scélérat de maréchal, parce que ça aurait encore fait plus de peine à ma femme, de penser que c'était à cause d'elle que j'avais attrapé ça.

Le médecin vint le lendemain, me tira une dizaine de plombs, et me dit que j'avais eu de la chance d'avoir mon havresac avec quelque chose dedans, qui avait amorti le coup, parce que si j'avais reçu toute la charge dans le corps, j'étais un homme mort.

Aussitôt qu'il fut sûr qu'il n'y avait pas de danger, mon oncle prit la jument et s'en fut à Thiviers parler aux gendarmes, puisque c'était dans leur renvers que l'affaire était arrivée. Le brigadier monta à cheval et vint avec un gendarme me demander comment ça

village, à ce qu'il disait. Cet individu avait aussi acheté pour quatre sous de tabac à fumer. Le plomb et le tabac avaient été pliés dans des feuilles d'un vieux livre qui était sur le comptoir, et, vérification faite, la bourre ramassée sur le chemin était une feuille de ce livre.

Le maréchal fut amené à Thiviers et conduit au bureau de tabac. La marchande, interrogée, déclara que celui qui avait acheté le plomb et le tabac avait bien une figure à peu près comme celui-là, mais était bien moins grand.

Il était clair que cette canaille avait fait acheter le plomb par un autre, mais il fallait trouver cet autre. Autrefois la justice n'était pas si bien menée qu'aujourd'hui, et par-dessus le marché, à ce moment-là, les gendarmes avaient assez d'ouvrage pour surveiller les rouges, de manière qu'il arrivait assez souvent qu'il se commettait des crimes dont on ne trouvait jamais les auteurs, comme c'était arrivé pour l'assassinat de ce porte-balle, près du Frau. Ça arriva aussi pour mon affaire : les gendarmes cherchèrent, interrogèrent plusieurs individus, mais, en finale, ils ne purent mettre la main sur celui qui avait acheté le plomb. Pourtant, c'était un ami du maréchal qui ne valait pas plus que lui, comme on le sut trop tard; ils avaient déjeuné ensemble dans une auberge et il semble qu'on aurait pu le trouver, mais enfin on ne le retrouva pas.



Au reste, il faut dire qu'en ce temps-là les gens ne tenaient pas beaucoup à témoigner en justice, et se cachaient, parce que c'était chose toujours pleine de dérangements et d'ennuis; sans compter que les avocats ne se gênaient pas bien, pour supposer de vilains motifs aux témoignages de ceux qui chargeaient leurs clients, et pour leur chercher, comme on dit, les poux dans la tête : on m'a assuré que ça arrivait encore quelquefois.

Moi, j'en fus quitte pour quelques jours de lit, et quinze jours de repos, après quoi je repris mon travail et mes habitudes. Mais il me faut dire ici que les soins de ma femme, et sa manière de bien faire, et l'affection qu'elle me montra dans cet accident, faisaient que je ne regrettais pas trop mon coup de fusil.

Environ dans les deux ou trois mois après, Nancy me dit un jour qu'elle croyait être enceinte, ce qui me fit grand plaisir, car nous autres paysans nous

c'était passé; quand ils furent à l'endroit, ils trouvèrent une bourre de fusil; c'était une feuille de vieux livre. Lorsque je leur eus bien tout expliqué point par point, et que je leur eus dit qui je croyais que c'était, ils s'en retournèrent emportant les plombs qu'on m'avait ôtés du corps, et la bourre du fusil.

A Thiviers ils s'enquérèrent. Au bureau de tabac, on leur dit qu'un garçon dont le signalement répondait assez à celui du goujat était venu acheter du plomb double zéro, pour tuer le loup qui venait souvent rôder la nuit autour de son

ne faisons pas comme des gens de la ville qu'il y a, qui vous disent tout sans façons qu'ils ne veulent pas d'enfants. Au contraire, il nous semble qu'un mariage n'est bien et totalement fait et consommé que lorsqu'il a produit des fruits. Je fus donc, comme je disais, bien content, et mon contentement allait en augmentant, comme la taille de ma femme. Je voyais faire les drapes, les bourresses, les maillots, les bonnetous, pour ce petit être qui allait venir, avec un plaisir grand qui me faisait faire l'imbécile : c'était la première fois, il faut m'excuser.

Les nouveaux mariés ne sont pas toujours d'accord, pour désirer soit un garçon, soit une fille; mais ma femme et moi nous étions du même avis; c'est un garçon que nous autres voulions.

Le jour arrivé qu'elle sentit les douleurs, c'était au mois d'octobre 1850, le 25. On envoya chercher une vieille femme du bourg, qui s'entendait à ces affaires, n'y ayant pas de femme-sage dans le pays. La mère Jardon était venue aussi, pour aider à la soigner. Cette vieille me dit de m'en aller, que je ne faisais que la déranger, en tournant et retournant toujours autour de ma femme; alors elle en se riant, quoique ça commençât à piquer, me dit : « Va au moulin, mon Hélié, va. » Et moi je descendis au moulin, où je ne pus rester en patience, allant, venant, sortant, rentrant, sans tenir un instant en place, et me plantant souvent sur la porte, pour savoir plus tôt quand ça serait fini. Enfin, une heure après, la mère Jardon sortit sous l'auvent, en essayant ses yeux avec son tablier, et me cria : « C'est un mâle. »

Ah ! et je montai vivement à la maison. Le petit était déjà maillé et dormait, tout rouge, à côté de sa mère. La pauvre n'était pas rouge, elle, mais un peu pâle au contraire, et ses yeux machés se fermaient. Je l'embrassai longuement, comme pour la remercier d'avoir si bien travaillé. Mon oncle vint aussi tout content, et lui dit : « A la bonne heure, ma fille, tu as commencé par un drôle et tu n'as point crié; tu es une femme ! » et il l'embrassa, et moi encore après lui. Gustou monta aussi du moulin, et il dit qu'il fallait faire boire du vin pur au petit, afin que plus tard il pût boire tant qu'il voudrait sans se griser. Mais nous ne le voulûmes point. Afin de les contenter lui et la vieille, il fallut tuer un coq pour en faire manger à ma femme; si elle avait eu une fille, ça aurait été une poule : le coq dans la soupe, ça ne pouvait faire de mal à personne, n'est-ce pas ?

Après ça, la vieille nous dit : « A cette heure, il faut la laisser dormir; allez-vous-en tous. » Et nous nous en allâmes, moi tout fier d'avoir un garçon, il me semblait qu'étant père maintenant, j'étais un tout autre homme.

Au bout de deux jours, ma femme commença à se lever, et après cinq ou six jours elle avait repris son train d'habitude.

Lajarthe vint le dimanche suivant, et nous fit compliment à ma femme et à moi : « Il faudra en faire un bon citoyen de ce petit, qu'il nous dit, parce que les bons citoyens sont rares. »

Il resta à souper le soir avec nous, et il nous conta qu'il était allé le matin jusqu'à Coulaures, et qu'il avait lui lire un journal, où il était question des voyages du président de la République, dans la Bourgogne, à Lyon et dans l'Est de la France.

— C'est fini, dit-il, nous allons avoir l'Empire. L'autre jour, à une revue, les soldats qu'on avait saoullés ont crié : « Vive l'empereur ! » Les nobles, les bourgeois, les curés, les riches, les gens en place, tous conspirent à ça. Pourvu qu'en finale le neveu ne nous ramène pas les Russes et les Prussiens comme son oncle, ça ira bien. Ça, c'était toujours son refrain, de ce pauvre Lajarthe, parce que c'était un homme de l'espèce de ceux de 1792, qui aimait fort son pays.

— C'est triste, disait mon oncle, mais c'est comme ça, l'Empire se fait comme tu dis. Il y aura peut-être bien au dernier moment des gens qui se lèveront, par-ci, par-là, mais la France ne bougera pas. Moi, tant que je pourrai, je fâcherai d'en détourner quand ça ne serait qu'un; mais nos pauvres gens ont l'esprit tellement tourné par le nom de Napoléon, que c'est à rien faire.

— Jusqu'à M. Silain, qui s'en mêle, dit Lajarthe. De tous temps la maison de Puygolfier a été pour le roi, et maintenant pour Henri V, comme ils disent; mais il paraît que M. Silain a un peu tourné sa veste, et qu'il s'arrangerait d'un empereur.

— Il ferait mieux de s'occuper de ses affaires, répondit mon oncle; l'empereur ne lui payera pas ce qu'il doit.

Mon oncle avait raison, et je le vis bien quelque temps après. Le surlendemain de la Toussaint, j'étais au moulin, à faire moudre, quand tout d'un coup, notre chienne Finette se mit à japper comme une enragée. Je sortis sur la porte et je te vis venir un individu à cheval. Quand il fut à cent pas, je le reconnus; c'était ma foi l'huissier Laguyonias, sur sa jument grise, avec sa figure en lame de couteau, ses petits favoris jaunes, et son air chattemite. Il était habillé moitié en monsieur, moitié en paysan, ayant de gros souliers ferrés avec un éperon rouillé au pied gauche, une culotte de grosse étoffe bourrue couleur de la bête, une vieille lévite verte et un grand chapeau haut de forme à grands bords, recouvert d'une coiffe en toile cirée. Il avait à la main une de ces espèces de grosses cravaches de cuir roulé en torsades communes autrefois, dont le manche était plombé.

Je n'aimais pas cet individu, ni personne d'ailleurs, car c'était un de ces huissiers comme on n'en voit plus, Dieu merci, ferrés sur la chicane, retors, mâtés, coquins, poussant au procès, les faisant naître, les entretenant, faisant foisonner les actes, et ruinant les malheureux en frais. Celui-ci avait déjà fait vendre beaucoup de biens de pauvres diables qui avaient eu le malheur de l'écouter et de suivre ses mauvais conseils. Mais ce n'était pas seulement ceux qui connaissaient sa manière de faire, qui ne l'aimaient pas; les petits drôles même en avaient peur, tant il avait une méchante figure; et quand il passait dans un village, les gens le regardaient d'un mauvais œil, disant entre eux :

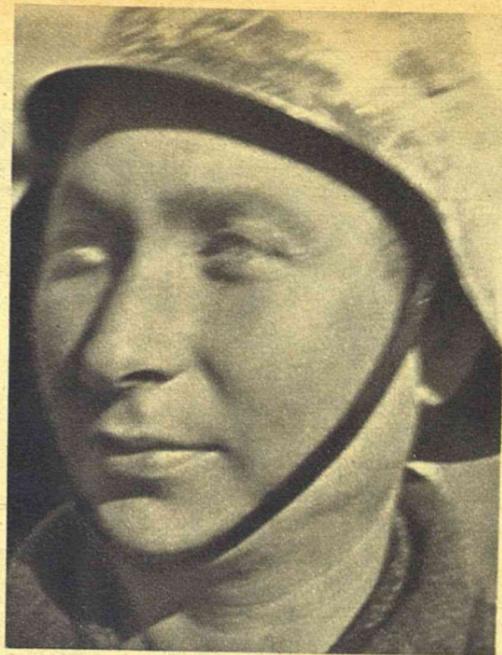
(A suivre.)

(*) Voir « Regards » du 1^{er} juin 1938.

EN ESPAGNE SUR LE FRONT DE LA LIBERTÉ

ILS ONT SAUVÉ L'HONNEUR de la FRANCE

par Simone TÉRY



Un combattant de la liberté : Boursier, commandant du Bataillon André Marty.

Après le diktat de Munich, où Hitler et Mussolini ont imposé à la complaisance de Chamberlain et de son second, Daladier, le partage de la Tchécoslovaquie, les deux dictateurs de l'Axe exigent l'étranglement de l'Espagne républicaine qui, depuis vingt-sept mois, soutient une lutte admirable contre l'invasion du fascisme italo-allemand. Mussolini fait revenir quelques milliers d'écloués qui sont en Espagne depuis plus de dix-huit mois, le gros de ses troupes reste sur la terre ibérique, et avec elles tous les techniciens, les aviateurs, le matériel. En échange de ce « retrait » ridicule, il lui faut garder les Baléares pour couper les communications entre la France et l'Afrique du Nord, il lui faut l'argent anglais pour remplir sa caisse vide, il lui faut le blocus absolu contre l'Espagne. Quant à Hitler, une Espagne franquiste mettrait à la merci de ses canons et de ses avions les villes françaises du Sud-Ouest. Ainsi se compléterait l'encerclement de la France annoncée dans « Mein Kampf ».

Nous, Français, nous ne laisserons pas assassiner l'Espagne, nous ne laisserons pas consommer ce crime qui serait la ruine de la paix, nous ne laisserons pas frapper la France d'un nouveau coup de poignard dans le dos. Il faut aider immédiatement, de toutes nos forces, l'héroïque peuple espagnol qui se bat pour nous et qui a faim. Nous devons répondre sans perdre un instant au pressant appel adressé aux démocrates du monde entier par les partis politiques et les organisations syndicales d'Espagne. A bas le blocus! A bas la force tragique de la « non-intervention »! Envoi à l'Espagne républicaine de tout ce qui lui est nécessaire!

Au moment où s'opère le rapatriement INTEGRAL de TOUS les volontaires des brigades internationales, qui ont écrit une page glorieuse de l'histoire du monde, nous sommes heureux de publier ces lignes de Simone Téry, dont les reportages sur l'Espagne, où elle a passé plus d'un an, sont bien connus de nos lecteurs. Elles sont extraites de son beau livre qui doit paraître dans quelques jours aux E. S. I., sous le titre : FRONT DE LA LIBERTÉ.

UI, mais il y a les Français des Brigades. Et alors je relève la tête, toute la honte est effacée, alors je retrouve mon pays de toujours, le plus pur, le plus généreux, alors je retrouve l'orgueil d'être Française. La France a eu une conduite honteuse dans toute cette guerre d'Espagne. Oui, mais il y a eu les Français des Brigades internationales. Les Français des Brigades ont sauvé l'honneur de la France.

Les volontaires polonais sont en Pologne comme des personnages de légende. Pas une chaumière là-bas où l'on ne se répète les exploits du bataillon Dombrowsky. En Italie, en Allemagne, les volontaires de Thälman ou de Garibaldi sont un exemple, un espoir pour le peuple opprimé. Chez nous, en France, on parle peu de nos volontaires. Combien de journaux ont publié des articles sur eux? Peut-être leur existence seule est-elle une critique trop cruelle de la politique menée de bonne foi par certains de nos amis, certains de nos camarades, et qui fut funeste à la France. Il y en a chez nous qui ont versé des larmes, des larmes vraies, sur l'Espagne. Mais les Français des Brigades, eux, ont versé leur sang. Et ce sang, c'est une terrible accusation, c'est un reproche qui ne se peut supporter. Alors, on ne veut pas y penser, on préfère ignorer l'existence de nos volontaires de la liberté.

Et pourtant leur souvenir sera gardé à jamais. Ils ont écrit ici l'une des pages les plus glorieuses de l'histoire de France. Les historiens de l'avenir recueilleront tous les témoignages de leurs exploits, les Victor Hugo de l'avenir chanteront l'épopée de ces nouveaux soldats de l'An II.

Tous les peuples du monde ont été glorieusement représentés sur le front de la liberté. Mais certains d'entre eux, il était émuant, mais naturel, de les trouver ici. Les Allemands, les Italiens, les Yougoslaves, les Bulgares, tous ceux qui vivent sous le joug de gouvernements féroces, tous les candidats à la prison, à l'huile de ricin, aux camps de concentration et à la hache, tous ceux qui avaient dû prendre le chemin de l'exil, qui mangeaient le pain amer de l'étranger, tous ceux-là avec quel soulagement ils ont appris qu'en Espagne ils pourraient, enfin, affronter leurs ennemis face à face, le front découvert, et un fusil, un fusil enfin dans leur main! Avec quel enthousiasme ils sont accourus en Espagne pour abattre les oppresseurs de leurs patries! Mais les Français, eux, pourquoi sont-ils venus? Ils

vivaient chez eux, tranquilles, avec leur femme et leurs enfants, ils étaient heureux. Ils avaient un gouvernement de Front populaire, leur puissance grandissait chaque jour, chaque jour leurs droits étaient mieux respectés, leur vie devenait plus humaine. Augmentations de salaires, semaine de quarante heures, congés payés, n'était-ce pas l'assurance que peu à peu on reconnaissait enfin leur droit à la vie, au bonheur, au soleil, à la culture?

Ils étaient heureux. Et pourtant ils sont venus. Ils ont quitté leur femme et leurs petits, et leur maison, ils ont quitté la bonne cuisine de chez nous, les petits plats mijotés et le camembert, et le cinéma le dimanche; ils ont quitté tout cela volontairement, sans que personne ne le leur demande. Et ils savaient où ils allaient. Ils allaient vers la boue, vers le sang, vers le froid et le chaud, également implacables, vers la mort. Ils ont tout quitté, et ils sont venus. Ils savaient ce que c'est que la guerre — en France on sait ce que c'est que la guerre — ils savaient aussi que le peuple espagnol n'était pas préparé pour la guerre et qu'il leur faudrait, eux aussi, se battre sans armes, et sans souliers, et sans pain. Pour commencer, en attendant que puissent arriver les armes, les souliers et le pain, s'ils arrivaient jamais. Et ils sont venus, et ils chantaient dans les trains, dans les rues des villes, dans les camions, dans les tranchées. Il n'y a pas un seul de ces hommes qui ne soit un héros, un héros comme on n'en voit pas dans les romans.

Et le plus étonnant, c'est qu'ils ne s'en rendent pas compte. Ils expliquent tranquillement pourquoi ils sont venus ici. C'est extrêmement simple : ils sont venus parce que la France est le pays de la liberté et que la liberté était en péril sur un nouveau point du monde. Ils sont venus pour sauver la liberté de l'Espagne, car si le fascisme écrasait l'Espagne, c'est la liberté de la France qui était menacée. Ils sont venus défendre, non seulement le peuple espagnol, mais aussi, sur la terre d'Espagne, leur femme à eux et leurs enfants, et la terre de la France. Alors pourquoi s'étonner? Ce qu'ils ont fait, c'est tout naturel. Ce qui n'eût pas été naturel, c'eût été de ne pas le faire.

Et ces hommes-là, la fleur de notre race, il ne faut pas croire qu'ils furent une poignée. Le temps n'est pas venu encore d'écrire l'histoire des Brigades internationales, leur rôle dans la guerre d'Espagne. Mais ce qu'on peut dire, dès à présent, c'est que dans ce grand concours de peuples accourus au secours de l'Espagne, le

nombre des volontaires français est supérieur à celui de toutes les autres nations ensemble. Et voilà qui fait oublier toutes les erreurs de la France, voilà qui lave la honte.

◆
Tout cela on le sait. Mais il ne suffit pas de le savoir. Il faut les voir, il faut les entendre, les Français des Brigades! Alors seulement on comprend ce qu'ils sont. Combien de fois, au cours de mes randonnées, m'est-il arrivé de rencontrer une silhouette de soldat qui avait pour moi je ne sais quoi de familier — cette manière inimitable de poser de travers sa coiffure — calot, casque ou képi — cet œil gouailleux, ce visage toujours en mouvement, cette protestation de tout le corps, des épaules, des mains et de la voix.

— Un homme qui rouspète, ça ne peut être qu'un Français...

Et c'était un Français. Une de ces mauvaises têtes de Français qui, de tous les volontaires des Brigades, sont les plus difficiles à l'arrière et qui, sur le front, se battent jusqu'à la mort. Je m'approchais et je demandais : — Alors, qu'est-ce que tu as encore à réclamer?

Et il répondait :

— Je réclame... je réclame... Bien sûr on sait bien que c'est la guerre et que tout ne peut pas marcher comme sur des roulettes. Mais si on rouspète, c'est pour s'occuper, pour passer le temps, quoi... Qu'est-ce que tu veux, depuis des semaines on est là à faire quoi, peux-tu me le dire? Nous, on est venus ici pour se battre, pas pour se morfondre à attendre...

— Alors, vraiment, tout va bien? Tu ne demandes rien?

Alors neuf fois sur dix le Français clignait de l'œil : — Tu ne pourrais pas des fois demander aux copains de France de nous envoyer des camemberts? Un bon camembert bien coulant, hein, tu te rends compte?...

Si je me rendais compte!

En février 37, ce qu'ils réclamaient d'abord c'était leurs lettres, et l'« Huma », qui n'arrivait pas, et aussi des gauloises. Mais quand je les ai retrouvés en été, ils recevaient leur courrier et, pour le tabac, ils restaient bien des jours sans fumer mais enfin ils étaient tout de même plus favorisés que les civils. Alors vraiment ils ne voyaient plus guère à réclamer que le camembert.

Le camembert — et le front.

Il y en avait souvent de ces rouspéteurs qui, au bout d'un certain temps, n'y pouvaient plus tenir. Alors ils sautaient dans le premier camion, ils désertaient. Ils désertaient pour aller sur le front.



Un groupe de combattants du Bataillon André Marty.

Vient de paraître

SIMONE TERY

FRONT DE LA LIBERTÉ ESPAGNE 1937-1938

Émouvante vision de l'Espagne en guerre. Bombardements, massacres d'innocents, champs de bataille, le peuple, l'armée, les brigades internationales avec les Français.

L'Espagne vaincra : telle est la conclusion de cette vaste enquête.

24 fr.

RAPPEL

Contre-Attaque en Espagne, par J.-R. Sender 25 »
L'Espagne vivante, par Juan Vicens 12 »
Panorama de la culture espagnole, par M. Parrot 15 »
Le Romancero de la guerre civile, poèmes 12 »

E. S. I., 24, rue Racine, PARIS

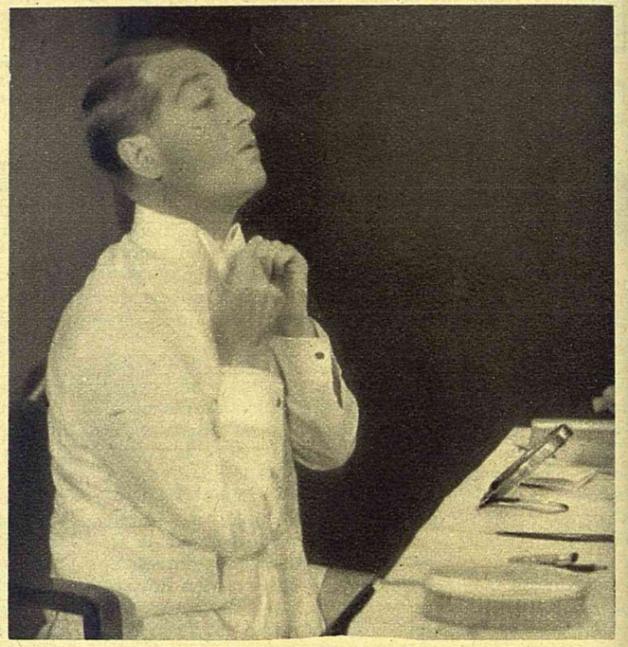
Ch. postal 974-41

Pendant une répétition au Casino de Paris : de gauche à droite, Nita Raya, Maurice Chevalier et une jeune fille qui débute prochainement dans la chanson.



Maurice le CHEVALIER

Interview photographique obligeamment accordée aux lecteurs de **Regards** par le grand artiste populaire



Dans sa loge, s'habillant pour le prochain tableau.



« Ah! si vous connaissiez ma poule. »

A gauche: Maurice veut prouver qu'il ressemble parfaitement à l'affiche que lui a dessinée le peintre Kiffer.

Le Chevalier...
 tige dans...
 nom q...
 quelle, ni à...
 Une vra...
 re en un...
 apindre dé...
 tesarii et...
 age dont...
 feun. On l'...
 son nom...
 yvant de...
 aux jour...
 se mots...
 es déjà l'...
 de Chevali...
 des aigr...
 profession...
 autre... ?
 prétendu...
 ne de la...
 prière la p...
 d? Son su...
 mas porté...
 tout enfi...
 it? N'a-t-il...
 un dispe...
 Maison...
 à maints...

Marguerite...
 Aupr...
 que nih...

la prière...
 quelques...
 place de...
 du Quato...
 ment plus...
 litiques ?
 me souven...
 ces foule...

...e ...IER de la joie

Jouant aux boules avec Nita Raya et Jérôme Médrano, directeur du cirque parisien.



... Chevalier. Un nom français qui a son...
... tige dans les cinq parties du monde.
... nom qui n'appartient pourtant ni à...
... elle, ni à la politique.

Une vraie vedette depuis longtemps déjà,
... en une époque où le titre est galvaudé,
... indre débutant, fabriqué par les produc-
... tessari et les agents de publicité.

... age dont la popularité est telle qu'il est
... un. On l'appelle en province « Chevalier »,
... son nom est « Maurice ».

... avant de faire sa rentrée au Casino de Pa-
... aux journalistes l'occasion de faire à son
... le mots, dont certains attendaient depuis
... es déjà l'échéance. Maurice, en effet, vient
... Chevalier de la Légion d'honneur ».

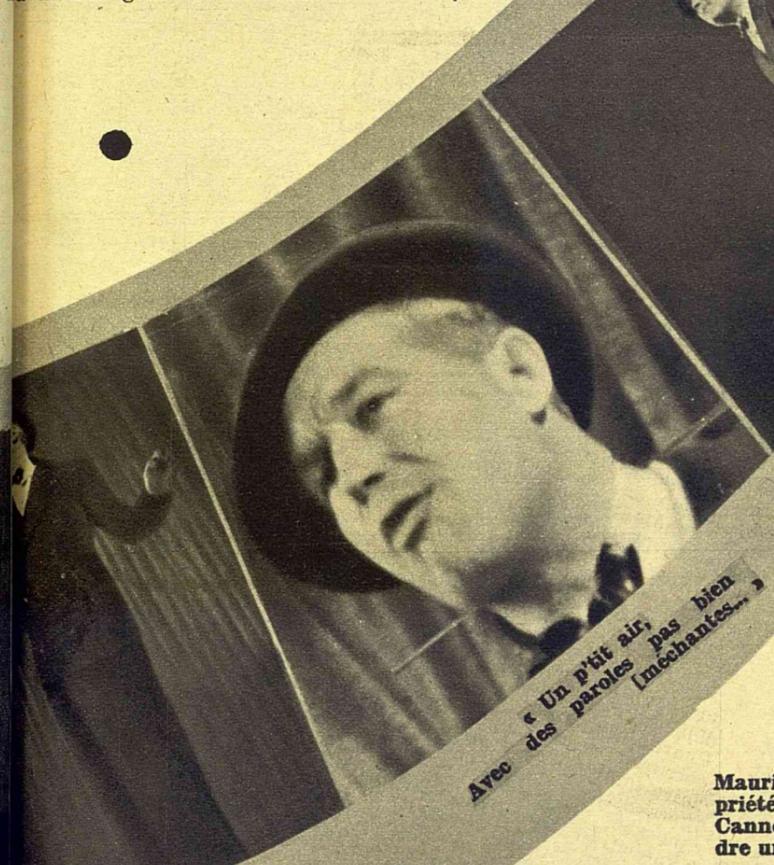
... des aigris, des grognons et des redres-
... professionnels : « Pourquoi lui et pourquoi
... autre... ? » On passait en revue toutes les
... prétendues telles du music-hall.

... e de la majorité : « N'a-t-il pas fait jus-
... rière la plus éblouissante et la plus variée
... ? Son succès est-il contestable ? Immo-
... as porté dans tous les pays d'Europe, en
... tout enfin, le renom de l'esprit parisien,
... ? N'a-t-il pas été blessé à la guerre ? N'a-
... un dispensaire du spectacle, présidé aux
... Maison de retraite de Ris-Orangis, prêt
... à maints galas de bienfaisance ? Enfin,

Ménilmontant pour applaudir l'enfant du pays revenu
chanter un soir, plein de gloire, sur les lieux mêmes de
ses jeux de jadis ; qui, l'an dernier, pour la fête des Ca-
therinettes, s'écrasaient à Luna-Park et reprenaient en
chœur le refrain de ses chansons ; qui, l'autre samedi,
lui firent une indescriptible ovation au Coliséeum, lors-
qu'il vint au milieu de la nuit, entre deux répétitions,
porter son talent au Gala de l'Association de la Presse du
music-hall ; qui, lors de la première du Casino de Paris,
saluèrent de cris et de bravos pendant dix minutes son
entrée sur la scène. C'est ce soir-là, qu'au milieu de...

Photos A. LÉVEILLÉ

Texte DYVES-BONNAT



« Un p'tit air,
Avec des paroles pas bien
[méchantes...] »

Marguerite de Bourgogne
Auprès d'elle
que nib' comm' tempéra-
[ment...] »

... la prière de celui-ci — devant le roi d'An-
... quelques jours plus tard pour la deuxième
... place de Ménilmontant, accomplissant ainsi
... du Quatorze Juillet, une « descente dans la
... ment plus sympathique que celles de certains
... litiques ? »

... me souvenir, personnellement, du magnifique
... ces foules qui s'écrasaient dans les rues de



Maurice dans sa pro-
priété de la Bocca, à
Cannes, vient de pren-
dre un bain avec Albert
Fréjean.

« La tragique histoire' de Paulette,
Toujours très honnête,
Toujours comme il faut... »

« C'est l'amour
qui fait loucher la lune. »

« On est comme on est. »

Ci-dessous : Dix minutes de
bilboquet pour garder la
souplesse...



chanson « Mon cœur est en chômage », il s'interrompt brusquement pour présenter et embrasser en les qualifiant « d'artistes immenses » la grande cantatrice américaine Grace Moore, la star Marlène Dietrich, et la reine jamais détrônée du music-hall français : Mistinguett, qui fut sa première partenaire.

Pour moi, ces enthousiasmes collectifs et spontanés constituent — sauf votre respect — une sorte de suffrage universel. Aussi bien peut-on dire que Maurice Chevalier est « l'officiel du music-hall ».

On ne peut aisément expliquer l'étonnante carrière de l'artiste qu'est Chevalier, sans connaître les secrets de l'homme qui n'a jamais cessé d'exister en lui.

Maurice a été soutenu depuis son enfance jusqu'à son actuelle maturité par deux idéaux : son amour pour sa mère et sa passion pour la chanson.

C'est à douze ans qu'il débuta, sur la scène d'un café conc' du boulevard de Ménilmontant : « Les Trois Lions », costumé en Jocrisse paysan — car c'est beaucoup plus tard qu'il fit la trouvaille de son costume légendaire : le canotier et le smoking.

Bientôt, et en dépit des querelles que lui faisaient ses frères, il gagnait douze francs par semaine au Casino des Tourelles, douze francs qu'il confiait à sa mère, veuve d'un humble peintre en bâtiments. Les infructueux essais d'apprentissage de son « Patapouf » dans la menuiserie, la peinture de poupées, la clouterie et la droguerie, l'avaient convaincu de cette irrésistible vocation.

Sur son bureau, dans sa loge et au chevet de son lit, le portrait d'une vieille dame ridée, au doux regard, évoque une vie de sacrifices merveilleusement récompensés.

« N'est-ce pas qu'elle est belle », me dit Maurice, d'une voix où toute gouaille a d'un seul coup disparu.

Est-il utile de rappeler les étapes d'une carrière unique en son genre ? Maurice prit du grade, grâce à son travail acharné. Lentement, de salle en salle, descendant en chantant des faubourgs au cœur de la capitale, il rencontra Mistinguett — dont le nom s'orthographiait alors avec « e » final — et c'est la naissance du plus célèbre couple qu'ait connu le music-hall. Il chante, joue la comé-

Dans la nouvelle revue du Casino, Maurice interprète un rôle de pri-sonnier, simple mais dramatique. On le voit ici jouant de l'harmonica dans sa cellule.



die, danse avec un style qui lui est chaque jour un peu plus personnel.

Formé à l'école de la chanson française et n'ayant jamais abandonné cette ligne, il l'enrichit des éléments découverts lors de ses voyages en Angleterre, puis en Amérique, où sa popularité croît d'année en année.

Son amour du métier l'amène à constamment se renouveler, si bien que les plus vieux d'entre nous auront pu connaître plusieurs Chevalier, laissant derrière eux cha-que fois d'innombrables imitateurs. Et ces Chevalier au-ront été pourtant toujours le même homme, qui possède un exceptionnel potentiel de sympathie, qui dispense à grands flots de la joie, et dont chaque spectateur se con-sidère un peu comme « le copain ».

Il peut être d'ailleurs dans la vie courante un véri-table ami, dès qu'il sent en sa présence un personnage sincère et simple, car le cabotinage n'est pas son péché. A Paris, tous les artistes de la troupe qui l'entourent ont droit à son amitié, aussi bien que son secrétaire, son valet de chambre, et « Nono » son chauffeur, personnages silencieux qui communiquent dans une même gloire.

Maurice ne possède à Paris qu'un pied-à-terre, dont l'intimité a cependant des allures de musée, tant de sou-venirs : portraits dédiés des vedettes du monde en-tier, tableaux, photos et statuettes le remplissent.

C'est près de Cannes, dans sa propriété de la Bocca, que Maurice se repose, en compagnie de la jeune et déjà grande vedette Nita Raya, et qu'il reçoit ses amis. Charlie Chaplin y vint jouer aux boules avec Picon le serrurier, grand champion régional et Zorlett, le popu-laire fantaisiste méridional. Dans la piscine se sont bai-gnés Samson Fainsilber, Max Dearly, Jean-Gabriel Do-Paquet. Et toute cette région de la Côte d'Azur a pu voir l'été dernier, Maurice et Nita faire le matin leur quoti-dienne promenade en vélo. C'est là que, cet été, furent sélectionnées, parmi plus de trois cents envois, les chan-sons que Maurice vient de créer au Casino de Paris, où comme jadis il danse, joue et chante dans plusieurs tableaux, ce qu'il n'avait pas fait depuis 1927.

Les succès de *Y a d'la joie* et de *Ma Pomme*, toujours tenaces, seront-ils détrônés cette année par *C'est l'amour*, par *Un p'tit air* ou par *Mon cœur est en chômage* ? Nous ne serons pas longs à le savoir.

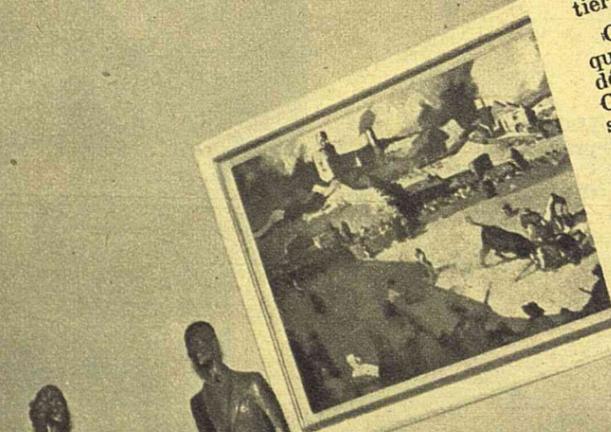
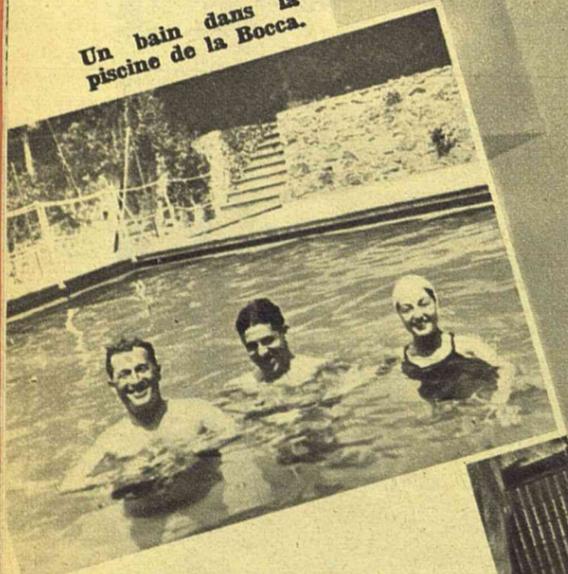
Amusez-vous alors à lire ces chansons et vous serez étonnés de constater combien Chevalier, en les chantant leur ajoute d'intérêt.

C'est par cette constatation que vous discernerez le tempérament de créateur qui l'apparente aux plus gra-nds noms de notre histoire de l'art. Puisque le créateur celui qui fait quelque chose avec rien.

YVES-BONNIN



Un bain dans la piscine de la Bocca.



Maurice, dans son pied-à-terre parisien, entouré des photos de vedettes, amis, de tableaux et de statuettes fixant sa silhouette et celle de Nita Raya.

e revue
rice in-
e de pri-
le mais
On le voit
e l'harmo-
sa cellule.

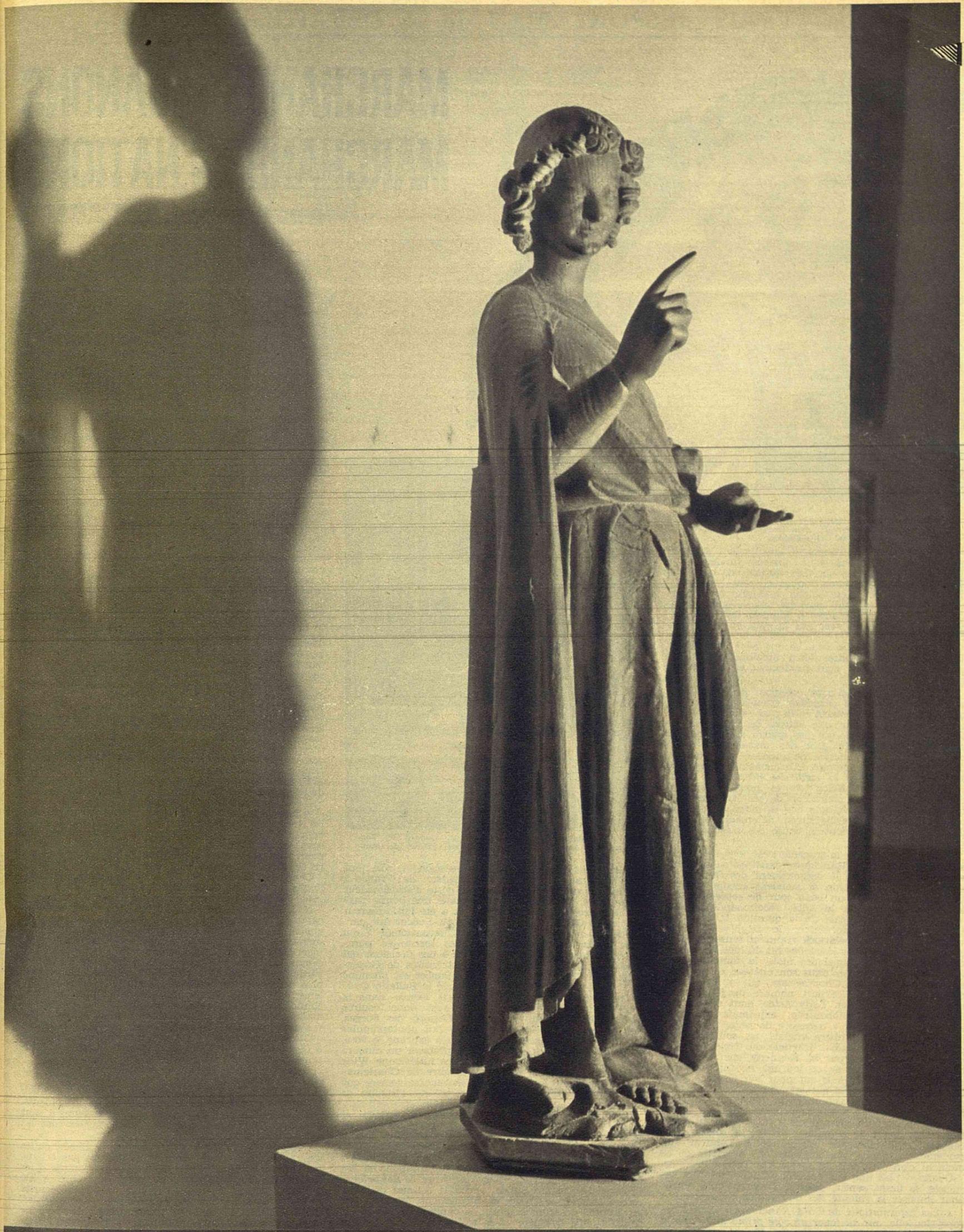
e
i-
o-
lix
oir,
noti-
rent
chan-
is, où
sieurs

oujours
l'amour,
ge ? Nous

vous ser
s chant

cernerez
x plus gra
e créateur

VES-BONN



LES MERVEILLES DE L'ART FRANÇAIS

UN ANGE DU XIII^e SIECLE. — (STATUE EN BOIS DE L'EGLISE D'HUMBERT)

Photo René ZUBER

MARCHANDS de CANONS MARCHANDS de NATIONS

par Bertrand GAUTHIER



Du beau travail et qui ne coûte pas cher à Hitler! On voit ici le Führer inspectant les casemates de la ligne Maginot tchécoslovaque, pour lesquelles la France a dépensé 20 milliards.

D'ABORD ce fut l'angoisse, ensuite le « soulagement », nous voilà arrivés finalement à l'étape du malaise. Les victimes de la mystification Daladier-Bonnet ouvrent les yeux. Les seuls qui soient satisfaits des événements, ce sont ceux qui ont délégué Chamberlain et Daladier à Munich. Que la Tchécoslovaquie périsse et avec elle la paix, eux s'en donnent à cœur joie.

Ecoutez-les plutôt: « Tout ce que nous demandons, c'est de pouvoir prendre notre breakfast sans être troublé, de déjeuner confortablement et de dormir tranquilles. »

Le *Daily Express* laissant échapper ces paroles dit vrai. Munich — quel paradoxe troublant pour ceux qui donnent dans le bobard de la paix sauvée! — Munich s'est achevé par une hausse de toutes les valeurs d'armement, l'accord des quatre s'est soldé par une augmentation du prix des matières premières nécessaires à la production de guerre... « Les valeurs des Compagnies de pétrole, d'armements, d'aviation, de ciment sont dans la meilleure situation » déclarent les *Financial News* — et nous recommandons ces lignes à la méditation de ces étranges pacifistes (« plutôt la servitude que la mort ») qui semblent ne pas s'apercevoir qu'en défendant la honte de Munich ils défendent la cause des marchands de canons.

Le premier acte de la tragédie s'est joué à Londres au moment où Lord Runciman, dans son monstrueux rapport, recommanda le détachement des Sudètes de la Tchécoslovaquie. L'on se souvient encore de l'article éffarant publié un beau jour de septembre par le *Times*, organe de la Cité, recommandant cette « solution » chirurgicale de la question tchécoslovaque... Un journal norvégien, le *Dagbladet* d'Oslo, vient de faire des révélations vraiment sensationnelles sur les conditions dans lesquelles fut décidée l'annexion des Sudètes. Il y a quelques mois, la fameuse Lady Astor donnait un dîner dans son château de Cliveden, en présence de M. Chamberlain qui y fut l'hôte d'honneur, et d'un certain nombre de journalistes américains. A ce dîner, Lady Astor, dont on connaît l'amitié avec M. Ribbentrop, exprimait son avis « personnel » sur la « nécessité de céder les Sudètes ». Le premier ministre anglais ne soufflait mot pour contredire la Lady... L'article du *Times* en septembre dernier, écrit par M. Kennedy, chef de la rubrique internationale de ce journal, ne fut donc pas le fait d'un hasard, mais eut pour but de déclencher l'affaire. On a prétendu que cet article n'avait pu passer qu'en raison de l'absence du rédacteur en chef, M. Dawson. Il n'en a été rien. Non seulement le rédacteur en chef du journal avait lu l'article en question, mais avant de le publier on l'avait soumis à la censure de l'Ambassade Allemande à Londres qui, évidemment, donna son approbation. A partir de ce moment c'en était fait du sort de la Tchécoslovaquie.

D'autant plus que des pressions financières fort sérieuses se firent sentir, tant à Londres qu'à Paris, pour imposer la volonté des marchands de canons.

« Les informations de Lord Runciman » écrit l'Europe Nouvelle, ont dû jouer un rôle primordial dans la détermination de M. Chamberlain. Mais on peut penser aussi à certaines autres influences, à celle des grandes banques de la Cité; à l'une d'entre elles surtout, dont l'influence est grande à Londres, mais n'est pas moindre à Paris. »

On peut se demander si cette banque n'est pas en relation avec la banque de l'Union Parisienne, et, par conséquent, avec Schneider-Creusot et le Comité des



M. François Poncet, ambassadeur du Comité des Forges hier auprès d'Hitler, aujourd'hui auprès de Mussolini.

Forges. C'est ici que se pose la question du rôle joué par M. François Poncet, ambassadeur de France à Berlin, qui vient d'être nommé au poste d'ambassadeur à Rome. M. François-Poncet a mené une bonne partie des négociations avec Hitler et a été l'informateur officiel du Quai d'Orsay. M. François-Poncet fait partie de la sinistre « Commission Internationale » qui vient d'attribuer à l'Allemagne des territoires purement tchèques, il a donc collaboré à des décisions qui dépassent de loin même les monstruosité de Godesberg et de Munich... M. François-Poncet est l'homme du Comité des Forges dont il a fondé le *Bulletin Quotidien*. L'activité diplomatique qu'il exerce dans la capitale allemande depuis 1931 s'est donc inspirée en premier lieu des intérêts du Comité des Forges. Cet ambassadeur de France qui se fait photographier le *Voelkische Beobachter* à la main a exprimé le vœu, dans un article écrit en 1937 pour préfacier un numéro spécial franco-allemand de la revue hitlérienne *Wille und Macht*, de voir renaitre l'Empire de Charlemagne. Aujourd'hui le *Voelkische Beobachter* déclare que le Troisième Reich est plus grand que l'Empire de Charlemagne... M. François-Poncet doit être satisfait.

Ceci dit, pour caractériser l'homme, la question se pose de savoir de quelle façon le Comité des Forges et notamment Schneider-Creusot sont intervenus dans l'affaire tchécoslovaque. Cette question est du plus haut intérêt étant donné le rôle prépondérant joué par les usines Skoda dans l'économie tchécoslovaque, de ces usines connues pour être sous l'influence de Schneider-Creusot. Les usines Skoda, véritable arsenal de l'Europe Centrale, se trouvent directement frappées par les accords de Munich. Plzen, la capitale de Skoda est devenue ville-frontière et se voit privée de ses mines de charbon qui appartiennent désormais à l'Allemagne. C'est ce qui nous amène à dire que sans l'agrément de Schneider-Creusot, Hitler n'aurait jamais pu obtenir les territoires qu'il vient de s'annexer. Si l'Allemagne s'est tellement acharnée sur la Tchécoslovaquie, cela s'explique en partie par le fait que les usines Skoda fournissaient des pays hostiles à l'emprise allemande. Il était donc dans l'intérêt de la sé-

curité française que ces usines ne passent pas sous l'influence de l'Allemagne.

Mais qu'a fait Schneider-Creusot ?

Nous lisons ce qui suit dans l'Ordre du 9 octobre : « L'information que Schneider-Creusot vend à Krupp-Essen ses actions de la société Skoda fait grosse impression. Schneider possédait 36 % des actions Skoda. Beaucoup de sociétés et de banques tchèques négocient avec des maisons allemandes la cession des actions ou participations aux holdings germano-tchèques en formation. »

SI DEMAIN LA FRANCE EST ATTAQUÉE, L'ALLEMAGNE SE SERVIRA, COMME EN 1914, DES PIÈCES D'ARTILLERIE DES USINES SKODA, QUI CETTE FOIS-CI LUI ONT ÉTÉ ABANDONNÉES PAR SCHNEIDER-CREUSOT.

Et voici les autres faits qu'il faut considérer dans cet ordre d'idées.

A l'heure même où Schneider-Creusot cède les usines Skoda à Krupp, M. Preiss, directeur de la Zivnotenska Banka, qui est, en quelque sorte, le Gignoux tchécoslovaque, se rend à Berlin et de là à Londres. M. Chvalkovsky, ministre de Prague à Rome remplace aux Affaires Etrangères M. Krofta et devient ainsi le Bonnet tchécoslovaque. M. Béran, chef du parti agrarien, grand manitou de la 5^e colonne en Tchécoslovaquie, s'emploie de toutes ses forces afin d'imprimer à ce qui reste du pays une orientation intérieure fasciste...

Ainsi ce sont les mêmes oligarchies internationales qui ont agi à Londres, à Paris, à Berlin, et à Prague.

Le Comité des Forges s'est entendu avec Krupp au sujet de Skoda, fournissant à Hitler les armes contre la France et contre tous les pays progressifs. M. Daladier n'a pas sauvé la paix, mais Hitler, gendarme de la réaction mondiale. Il n'est pas inutile de rappeler ici que, dans un passé relativement récent Schneider-Creusot, par l'intermédiaire de Skoda, a financé Hitler. Ce fait a été cité à la Chambre le 11 février 1932 par Paul Faure. Il lisait dans cette séance le passage suivant d'un article publié par le journal *Le Journal*.

« On se bat presque pour être admis à l'honneur d'alimenter les caisses hitlériennes qui reçoivent 300.000 francs or de Suisse, bénéficient de souscriptions ouvertes en Hollande par les soins d'un professeur d'Université, nommé von Bissing, entassent sans sourciller des milliers de dollars venus d'Amérique et n'éprouvent aucune gêne à empocher les fonds que lui versent, dans un but indéfinissable, de grands industriels tchécoslovaques d'origine allemande, comme MM. von Buschnitz et von Arthaber et... » — c'est ceci que je voulais surtout lire — « les directeurs des fameuses usines Skoda, de Pilsen. »

« Les usines Skoda, de Pilsen, sont contrôlées par M. Eugène Schneider », ajoutait l'orateur. Est-il exact, demandait-il « que les directeurs de la Skoda qui sont les employés de M. Schneider, aient souscrit pour Hitler, en Allemagne, c'est-à-dire pour la guerre de revanche contre la France ? »

Ceux qui, ces jours-ci, se sont si étrangement félicités de l'accord de Munich feraient bien de se rappeler les faits que nous venons de citer.

Mais Munich n'est qu'un début. Les marchands de canons s'approprient à récolter les fruits du pacte à quatre. Pour ce faire ils sont en train d'ourdir une manœuvre aussi insolente que celle qui a permis le dernier sauvetage de Hitler et Mussolini. Pour faire accepter la honte de Munich, on a argué de la sauvegarde de la paix. Aujourd'hui des milliers chaque jour plus nombreux s'aperçoivent que la paix court actuellement des périls encore plus grands qu'hier. Les marchands de canons veulent profiter du sentiment de malaise comme ils ont exploité à fond, d'une façon vraiment animale, le soulagement après la psychose qu'ils avaient créée. C'est pourquoi ils disent: si on a cédé à Hitler — c'est qu'on était mal armé. Il faut armer, armer, et encore armer.

Ils espèrent une période de surarmements et de surprofits.

Nous ne sommes pas de ceux qui croient combattre la guerre en combattant uniquement les armements. Nous savons que pour résister aux agresseurs, il faut être fort. Mais est-ce que nous n'avions pas tous les atouts de la force entre nos mains ?

Ceux qui ont livré à Hitler les usines Skoda et les secrets de notre ligne Maginot ne doivent pas échapper à leurs responsabilités. Tout se passe comme si les armements qui ont coûté au peuple de France 300 milliards depuis 20 ans, au lieu de servir la sécurité de notre pays, avaient été sacrifiés pour sauver Hitler. C'est pourquoi il faut se garder d'être la dupe de ceux qui parlent aujourd'hui de réarmement et de surarmement, dont on présente la facture aux pauvres. Unissez d'abord dans une même politique de paix et de sécurité la France, l'U. R. S. S., les Etats-Unis et l'Angleterre, non pas celle de Chamberlain, mais celle du peuple anglais. Alors, il ne sera pas nécessaire d'écraser les peuples sous le fardeau des armements, car ils seront et resteront infiniment plus forts que leurs agresseurs.

LITUANIE
MÉDITERRANÉE
PRÉDOMINANCE DE LA LANGUE
LES MINORITÉS

LES MINORITÉS

MONNAIE D'ÉCHANGE des DICTATEURS

Au cours des événements qui viennent de se dérouler, la question des minorités ethniques a occupé une place de premier plan, au moins dans les discours destinés aux applaudissements des parterres totalitaires et dans les campagnes menées pour endormir la vigilance des peuples pacifiques.

Que l'Europe Centrale soit bigarrée de minorités ethniques — il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte ci-contre pour s'en convaincre. Il y a là même un fait que l'on peut tenir pour essentiel lorsqu'il s'agit d'établir les différences qui distinguent le Sud-Est de l'Occident Européen. Ces peuples soumis à l'oppression séculaire des forces féodales qui régissaient l'Autriche-Hongrie, la Turquie, la Prusse et la Russie tsariste n'ont pas eu la chance des grandes nations occidentales qui furent les premières à réaliser leur union et à obtenir leur indépendance. Ils sont d'ailleurs en partie si intimement mêlés les uns aux autres que, à moins d'appliquer les solutions que l'U.R.S.S. a apportées à ce problème, il est souvent fort difficile de faire coïncider les frontières linguistiques avec les frontières politiques. C'est cette situation que le fascisme exploite à fond. Au nom de la « libre disposition » des peuples, Hitler veut librement disposer des matières premières qui font la richesse des pays du Sud-Est européen. Mais, en réalité, des pays tels que l'Allemagne de Hitler, la Pologne de Beck, la Hongrie de Horthy, ces états dictatoriaux qui sont en train de se partager les dépouilles de la Tchécoslovaquie démocratique, sont de véritables prisons des peuples.

L'Allemagne opprime 7 millions d'Autrichiens, 1 million de Tchèques, 400.000 à 500.000 Polonais, sans parler des 500.000 Israélites, minorité artificiellement créée par Hitler, ni des Slovènes et des Croates qu'il opprime en Autriche. La Pologne tient sous sa botte 4.600.000 Ukrainiens, 1.200.000 Biélorusses, 1.200.000 Allemands et 2.000.000 de Juifs. La Pologne, avant de s'annexer les territoires qu'elle est en train d'arracher à la Tchécoslovaquie, a eu, à l'intérieur de ses frontières, 100.000 Slovaques et 480.000 Allemands. L'Italie soumet à un régime d'oppression inouïe 230.000 Autrichiens dans le Tyrol du Sud, près d'un demi-million de Slovènes et de Croates, ainsi que les Grecs du Dodécannèse. Puisqu'on parle tellement de justice — au lieu de trahir la Tchécoslovaquie on aurait mieux fait d'ouvrir le dossier de ces minorités-là. Mais les marchands de canons traitent les peuples comme des marchandises et les minorités ethniques sont la monnaie d'échange des dictateurs.



LES BELLES BALADES Le THÉÂTRE

Les GROTTES et FALAISES de la SEINE de MANTES à BONNIÈRES

Ce parcours est un des plus pittoresques de l'Île-de-France; il traverse des sites charmants, parfois sauvages, parfois étranges; il conduit fréquemment à des points de vue remarquables. C'est une excursion particulièrement recommandée pour les beaux jours d'automne.

Paris, départ gare Saint-Lazare. Mantes, trains directs. On arrivera assez tôt pour consacrer 2 à 3 heures à la visite de la ville.

Mantes-la-Jolie doit son nom à sa situation pittoresque et à ses gracieux monuments. A visiter particulièrement: N.-D. DE MANTES du XIII^e siècle, un des monuments gothiques sur plan basilical, les plus caractéristiques de l'Île-de-France, à remarquer particulièrement l'art et l'élégance de la nef et du portail central. — TOUR SAINT-MACLOU reste de l'église du même nom (XVI^e siècle). Maisons et anciennes portes pittoresques (porte des Comptes, porte de l'Étape, porte aux Prêtres). L'HOTEL DE VILLE (XV^e siècle), la MAISON DE GABRIELLE D'ESTREE. — Le VIEUX PONT de Limay, des XII^e et XV siècles, très curieux.

A LIMAY, il faut visiter l'église qui possède une célèbre cuve baptismale du XIII^e siècle.

Remonter par la route en sortant de Limay (rive droite de la Seine, direction ouest). A environ 1 km. 1/2 du pont, tourner à droite et gravir la pente au milieu des vergers, on aboutit à l'ERMITAGE SAINT-SAUVEUR, source à 50 mètres à droite, petit bois de pins en crête au calvaire (très jolie vue), bel emplacement de camping (2 km.).

Se diriger vers la crête ouest (grottes) et le village de Follainville (3 km. 1/2), l'itinéraire (voir croquis), par un intéressant trajet de crête et de sous-bois (belles échappées) descend de la côte 139 (7 km. 1/2), à VETHEUIL (8 km.).

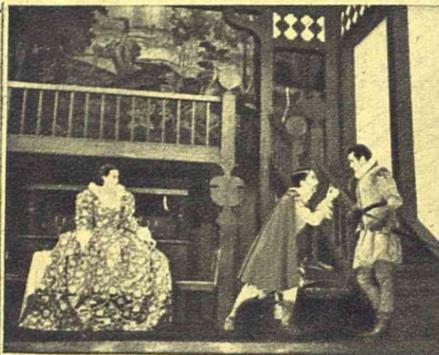
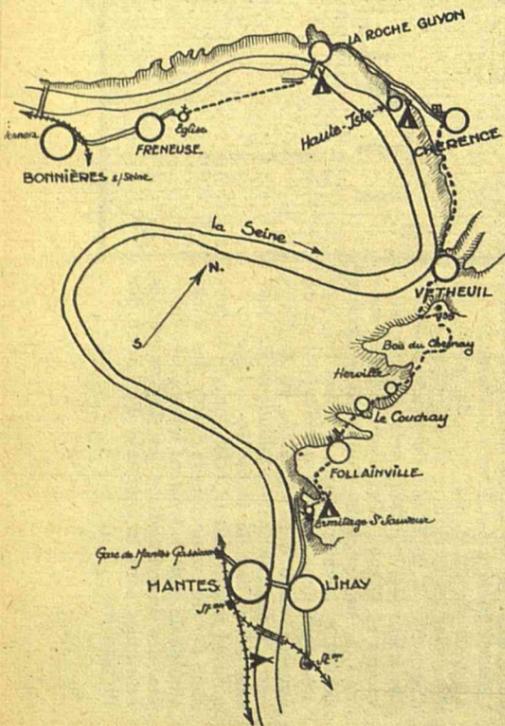
VETHEUIL, charmant village en bordure de la Seine, mérite une visite, notamment une splendide église (façade Renaissance), du XII^e au XVI^e siècles, statues anciennes et tableau de l'école primitive. Escalader les falaises (vue splendide) et en suivre la partie supérieure jusqu'au village de CHERENCE à droite (11 km. 1/2), très joliment situé sur un vaste plateau.

Descendre ensuite à HAUTE-ISLE (terrain de camping aménagé) (13 km.), nombreuses grottes et curieuse église souterraine (1670). On remonte la falaise pour prendre la petite route supérieure qui conduit à la ROCHE-GUYON (16 km.), très pittoresque cité (vieilles demeures, HALLÉ DU XVIII^e SIECLE, ECURIE DU CHATEAU, Château et Donjon, X^e et XII^e siècles).

On doit visiter le château aux salles fort intéressantes.

On peut: ou suivre les crêtes jusqu'au PONT DE BONNIÈRES (23 km.), une admirable vue sur la Seine et la Vallée de l'Épte, ou bien descendre au magnifique pont de la Roche-Guyon, traverser la Seine et par un sentier le long des bois atteindre FRENEUSE et son église isolée, puis BONNIÈRES gare (23 kilomètres).

JEAN LOISEAU.



Une scène de *Arden de Fervesham*, pièce de Shakespeare, adaptée par H.-R. Lenormand, qui vient d'être créée au Théâtre Montparnasse.

Le Théâtre des Mathurins, que dirige avec tant de compétence Georges Pitoëff, a fait sa réouverture, cette année, en créant la première pièce, *L'Argent n'a pas d'odeur* du célèbre écrivain anglais Bernard Shaw dont on connaît la verve humoristique et satirique. Encore une fois, nous nous devons de remercier l'infatigable chercheur et l'excellent homme

L'ARGENT N'A PAS D'ODEUR, au Théâtre des Mathurins

LE BAL DES VOLEURS, au Théâtre des Arts

de théâtre qu'est Georges Pitoëff. Ceux qui, comme nous, suivent avec fidélité les efforts de sa magnifique carrière, lui sont reconnaissants de leur avoir présenté à la scène plusieurs ouvrages de Bernard Shaw, comme *Androclès et le lion*, *Sainte-Jeanne* et *Candida*. Avec *L'Argent n'a pas d'odeur*, nous remontons à la première manifestation du talent de celui qui devait acquiescer par la suite une gloire légendaire.

Disons, sans plus tarder, qu'écrite il y aura bientôt cinquante ans, la pièce n'a pas vieilli. Elle nous montre, en effet, un personnage pittoresque, Sartorius, dont le type ne se retrouve que trop dans tous les temps. Sartorius est un puissant conseiller municipal qui jouit de l'estime des « gens comme il faut » mais qui, homme d'affaires avisé, tire ses substantiels revenus de l'exploitation de la misère des pauvres gens, en leur louant d'infâmes taudis à des prix « philanthropiques ». L'argent n'a pas plus d'odeur en 1938 qu'il n'en avait en 1890.

Un jeune médecin s'éprend de la fille de Sartorius et tout irait bien s'il n'apprenait pas, un beau jour, l'origine des

richesses de son futur beau-père. La société ne l'a pas encore corrompu et il se refuse à recevoir en dot un argent gagné sur ceux qui ne possèdent rien autre que leur infortune.

Les choses s'arrangent grâce à l'intervention d'un curieux homme, du nom de Lèchepied, qui, de collecteur de loyers au compte de Sartorius est devenu, lui aussi, un homme honoré du jour où il a cessé d'être un homme honorable.

Mme Pitoëff, dans le rôle d'une jeune fille amoureuse, tendre, lunatique, volontaire, nous prouve une fois de plus ses exceptionnelles qualités de comédienne. On ne dira jamais assez que Mme Pitoëff est incomparable dans un grand nombre de rôles, au premier rang desquels les rôles de jeunes filles.

M. Louis Salou a donné à son personnage Lèchepied une de ces fantaisies stylisées et hautes en couleur dont il a le secret: il ne joue pas, il crée. Quant à Sartorius, il a trouvé en Jean Hort un excellent interprète plein de subtilité, de maîtrise de soi et de vigueur. Pierre Gay se révèle animé de bonne volonté dans le rôle du jeune médecin humanitaire et amoureux.

Un acte charmant dû au grand poète Jules Supervielle accompagne sur l'affiche la pièce de Bernard Shaw. On ne fera jamais mieux en fait de divertissement poétique.

Le Théâtre des Quatre-Saisons a, pour son coup d'essai, fait un coup de maître. On sait en effet que l'année dernière cette jeune troupe d'excellents comédiens s'est imposée à l'attention du public et de la critique avec la remarquable représentation du *Roi-Cerf*. On sait aussi les succès que cette jeune compagnie n'a pas manqué de remporter en Amérique où elle a largement contribué à faire mieux connaître et aimer le théâtre français tant classique que moderne au public américain, avide d'audace esthétique.

Le palmarès des *Quatre-Saisons* nous prouve que ces jeunes comédiens sont dignes de leurs grands aînés, les Coqueau, Dullin, Jouvet, Pitoëff, Baty. Leur troupe a déjà joué: l'immortel *Knock* de Jules Romain; *Jean de la Lune*, *Le voyage de Monsieur Perrichon*, *Le Médecin malgré lui*, *La Jalousie du barbouillé*, etc.

En attendant leur prochain départ pour l'Amérique, les comédiens des *Quatre-Saisons* jouent à Paris, au Théâtre des Arts, une pièce nouvelle, *Le Bal des Voleurs*, qu'il faut aller voir.

L'auteur, Jean Anouilh, qui, lui aussi, n'a pas attendu les cheveux gris pour savourer les délices du succès, compte déjà à son actif des ouvrages de premier plan, comme le *Voyageur sans bagages* et *La Sauvage*, l'un et l'autre créés ces dernières années au Théâtre Mathurins-Pitoëff.

Le Bal des Voleurs, c'est une aimable comédie-ballet en quatre tableaux qui témoigne de la fantaisie la plus spontanée et des dons les plus généreux. Impossible de ne pas employer ce mot de don quand on parle de Jean Anouilh. Et impossible aussi de ne pas craindre qu'il en devienne un jour la première victime. Dans la mesure où les dons exceptionnels peuvent frayer le chemin à une certaine facilité, Jean Anouilh peut être conduit à créer plus tard de brillants ouvrages inférieurs à lui-même. Mais nous n'en sommes pas là avec *Le Bal des Voleurs* qui, dans le genre loufoque, constitue une heureuse réussite.

Interprétation excellente et remarquablement homogène. Toute la troupe d'André Barsacq est à féliciter: Svetlana Pitoëff, Madeleine Geoffroy, Germaine Montero, Denise Jovelet, Jean Dasté, André Schlessler, Maurice Meric, René Dupuy, Michel Vitold, etc. On a beaucoup aimé le commentaire musical de Darius Milhaud.

François DRUJON.

de vous muscler, de vous rendre plus vigoureux et plus joyeux s'il est possible. Ecrivez-nous. Préparons ensemble une saison d'hiver agréable et profitable pour tous.

Vous devez savoir que votre Journal est aussi votre Ami, votre conseiller et que votre collaboration active est pour nous le plus précieux des stimulants.

Jean ROIRE.

QUE FERONS-NOUS CET HIVER ?

LES vacances sont finies! Finis aussi les beaux mois d'été durant lesquels vous avez couru la campagne, les beaux mois chauds et ensoleillés où il faisait si bon marcher par les prés, les terres et les bois. Finies aussi les longues soirées « au frais », devant la tente ouverte ou l'auberge accueillante. Finies les grandes balades dans l'air frais du matin, les haltes bienheureuses quand le soleil est au plus haut dans le ciel, finies les baignades, finies les grandes journées de camping et les nuits sous la tente dans la clairière remplie des mille bruits que font les bêtes et les plantes.

Nous vous donnons encore, aujourd'hui, un itinéraire, une belle balade à faire un jour d'automne, pas très loin de Paris. De temps en temps nous vous indiquerons une promenade intéressante que vous garderez pour un dimanche de soleil. On peut faire, en hiver, de très jolies randonnées! Mais ces itinéraires-promenades que vous avez, à coup sûr, appréciés durant l'été, ne constitueront pas l'essentiel de ce que nous avons l'intention de vous proposer pour vos loisirs d'hiver.

Nous voulons vous aider à ne plus considérer les longs mois d'hiver comme une mauvaise, une très mauvaise saison à passer « au mieux ». A ne plus dire de l'hiver qu'on s'y ennuie, que l'on n'y trouve rien, absolument rien d'intéressant à faire. Cela n'est pas vrai parce que nous disposons, dès à présent, d'une extraordinaire variété de spectacles, que des musées, des expositions vous sont ouverts, que nous pouvons vous envoyer aux sports d'hiver à des conditions de bon marché sans égales, etc., etc.

Il faut, bien au contraire, que vous considériez les mois qui viennent avec le plus grand sérieux et que vous vous disiez qu'ils doivent être, pour chacun d'entre vous, l'occasion de s'instruire, de se cultiver et, dans le même temps, de se distraire.

ALLEZ DONC AU THÉÂTRE. Allez au théâtre aussi souvent que vous allez au cinéma applaudir les films excellents que mon camarade Georges Sadoul vous recommande chaque semaine. Nous vous donnerons, de temps en temps, une critique d'une pièce jouée à Paris. Lorsque vous hésitez sur le choix d'un spectacle, lorsque vous ne saurez pas si telle pièce, tel opéra méritent d'être vus, écrivez-nous, nous vous répondrons aussitôt. Pour toute la saison, nous nous sommes assurés à Paris la collaboration de plusieurs théâtres qui nous accorderont des conditions exceptionnelles. Chaque semaine vous trouverez dans le calendrier des loisirs les pièces excellentes que vous pourrez voir en ne payant pas votre place plus

cher qu'au cinéma. Pour les pièces jouées en province, partout, je vous l'ai dit: écrivez-nous.

ALLEZ AUX CONCERTS.

La musique est l'art le plus beau, le plus pur, le plus près de l'âme humaine, celui qui la touche le plus intimement. Allez entendre du Bach, du Beethoven, du Wagner, du Ravel, et vous reviendrez plus heureux, changé. Pour Paris, nous vous donnerons en temps opportun le programme des plus beaux concerts, nous nous efforcerons d'obtenir là aussi des prix accessibles. Que vous soyez à Paris, à Lyon, à Marseille, à Aurillac ou à Saint-Saturnin, écrivez-nous, demandez-nous conseil. Demandez-nous, par exemple, quels disques vous devez acheter pour commencer ou parfaire votre culture musicale.

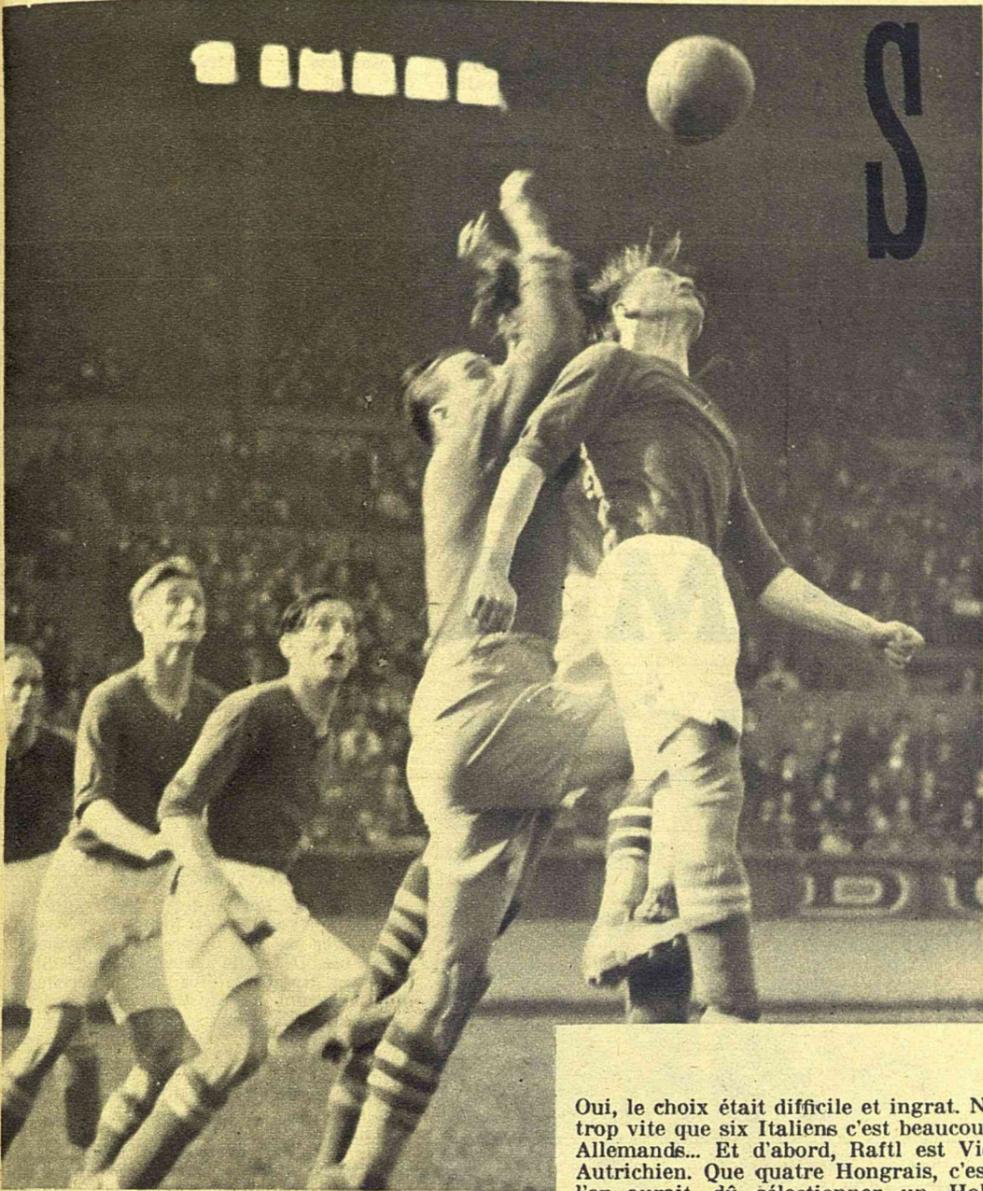
VISITEZ LES MUSEES, LES EXPOSITIONS. Vous devez connaître les trésors artistiques de nos musées, de nos cathédrales, de nos châteaux. Au cours de la saison, nous parlerons de certains musées, de certaines villes particulièrement riches en œuvres d'art, de certains monuments de caractère religieux ou privé. Là encore, vous pourrez nous consulter, nous demander quels monuments, quels musées sont à visiter dans votre région et ce que vous y trouverez. Pour Paris, nous bénéficierons de visites collectives que l'A.P.A.M. organise avec la compétence qu'on lui connaît et qui, toutes, seront guidées par des attachés aux Musées nationaux ou des gens hautement qualifiés. Notre calendrier des loisirs vous renseignera sur toutes ces visites de musées, d'expositions, d'usines, de Palais, etc.

IL FAUT LIRE, LIRE AUTANT QU'IL VOUS SERA POSSIBLE. Chaque semaine nous vous indiquerons quelques titres d'ouvrages à lire ou à relire. Pour cela aussi vous devrez nous écrire et ne pas hésiter à nous questionner lorsqu'il vous arrivera d'être embarrassé ou pour choisir des livres, les vôtres ou ceux de vos enfants, lorsqu'il vous plaira de connaître tel ou tel détail de telle œuvre et sa signification, son sens profond, sa portée.

Autre loisir! **LES SPORTS D'HIVER.** Pour ceux d'entre vous qui peuvent prendre un congé en décembre, janvier, février, notre Service Touristique se mettra à votre disposition et vous enverra, huit, quinze, vingt jours dans les Pyrénées ou les Alpes. A des conditions toujours extraordinaires de bon marché!

Que l'hiver soit aussi la saison de la culture du corps, cela ne doit pas être mis en doute. Mais nous parlerons bientôt, dans notre page sportive, de séances de culture physique rationnelles et utiles qui auront pour effet de vous fortifier,

SPORTS

Le grand match de football
ANGLETERRE-CONTINENT

Oui, le choix était difficile et ingrat. Ne disons pas trop vite que six Italiens c'est beaucoup ! Que trois Allemands... Et d'abord, Raftl est Viennois, donc Autrichien. Que quatre Hongrois, c'est trop ! Que l'on aurait dû sélectionner un Hollandais, un Suisse, un Tchèque. Et pourquoi pas un Albanais ?

Il est possible après tout que M. Vittorio Pozzo ait obtenu, élevant le ton et frappant la table du poing, que beaucoup d'Italiens représentent le continent; il est possible encore que M. Delaunay ou un autre membre de notre Fédération ne participant pas aux délibérations, n'ait pu faire entendre avec force la voix de notre pays et que ce soit à cette absence que l'on doive de n'avoir dans l'équipe que le très brillant Aston, oui, cela est possible. Mais qu'est-ce que cela peut bien faire si le public anglais assiste dans l'immense stade de Highbury, le 26 octobre, à un très beau match de football !

Vous voulez tout de même savoir pourquoi il n'y a pas de Hollandais, ni de Suisse, ni de Tchèque, ni non plus d'Albanais. Voici. Pas de Hollandais parce que l'arrière Caldenhove, le seul joueur hol-

landais pressenti, sera indisponible le 26, ayant joué le 23 contre le Danemark. Pas de Suisse parce que Minelli, le grand et sympathique arrière, s'est blessé lors du Championnat national et qu'il ne pourra être remis à la date fixée. Pas de Tchèque pour des raisons trop faciles à deviner et qu'il serait pénible d'évoquer à nouveau.

En dépit de tous les regrets, de toutes les récriminations, on peut dire que l'équipe formée par les soins des messieurs de Zurich est bonne. Afin qu'il soit permis à chacun de ses membres de se connaître mieux, il serait raisonnable que l'occasion lui soit donnée de s'entraîner souvent d'ici le 26 octobre. Nous savons qu'un match de « mise en train », match où il sera procédé à une ultime sélection, aura lieu à Amsterdam le 22 octobre contre l'équipe B de Hollande. Il est indispensable si l'on veut que l'équipe ainsi formée ait des chances de vaincre — il est indispensable que d'autres occasions de jouer lui soient offertes.

L'équipe est forte. Nous disions plus haut que M. Pozzo avait dû apporter à se faire entendre une certaine fougue, une certaine vigueur pour que six Italiens soient sélectionnés. Il n'est pas moins certain qu'il a dû insister beaucoup pour que la défense toute entière soit confiée à ses compatriotes. En effet, le goal et les deux arrières sont des Italiens. On aura beau regretter qu'à ces places tel ou tel joueur n'ait pas trouvé grâce auprès des juges, on ne pourra cependant pas nier que la triplé italienne qui a remporté la Coupe du Monde constitue, par sa cohésion, son adresse, un très sérieux atout.

Pour les demis, le choix de l'Italien Andréolo demi-centre semble tout à fait justifié; on ne voit pas quel joueur en Europe — les Anglais exceptés, bien entendu — serait capable de faire mieux que lieu en ce moment. Son éventuel remplaçant, le Hongrois Lazar, peut être ou extrêmement brillant, ou extrêmement médiocre.

La ligne d'avants, avec l'Italien Piola grand distributeur, le shooteur Szengeller, le centreur Brustad et notre très brillant Aston — à la condition toutefois qu'il ne soit pas étroitement, outrageusement marqué — la ligne tout entière doit fournir une belle partie.

Ce grand match, pompeusement appelé le *match du siècle*, attirera sur le stade de l'équipe d'Arse-nal une foule considérable. Et si vous voulez un pronostic, disons ensemble que l'équipe « continentale » ne pourra sans doute pas se connaître assez, qu'elle manquera de cohésion et que les Anglais donneront une élégante, une très plaisante leçon de vrai football. Une leçon où les élèves ne seront pas aussi loin des maîtres qu'on le veut bien dire.

Un beau match qui peut très bien se terminer par la série de quatre buts à deux en faveur de l'Angleterre !

Jean ROIRE.

A Zurich, quatre messieurs sont réunis en un Conseil suprême. Il y a un monsieur hollandais, un monsieur suisse et deux messieurs italiens. Tous les quatre sont graves et solennels, mystérieux et impénétrables. C'est le grand Conseil de Football « continental » : le Comité de la Fédération internationale de Football Association. Et le monde — le monde sportif — attend, fébrile, anxieux, leurs décisions augustes.

Ces quatre messieurs ont mis quatre heures à composer l'équipe du continent, l'équipe de notre continent européen, qui doit rencontrer celle des Britanniques. C'est la liste des élus que ces messieurs apportent. Il y a seize noms. Les voici :

But : Olivieri (Italie).
Arrières : Foni et Rava (Italie).
Demis : Kupfer (Allemagne), Andreolo (Italie), Kitzinger (Allemagne).

Avants : Aston (France), Braine (Belgique), Piola (Italie), Szengeller (Hongrie) et Brustad (Norvège).
Remplaçants : But : Raftl (Allemagne); arrière : Biro (Hongrie); demi : Lazar (Hongrie); avants : Sarozi (Hongrie) et Colausi (Italie).

Cela fait six joueurs italiens, quatre hongrois, trois joueurs allemands, un belge, un norvégien et un français.

Un français ! Un seul français ! Et les « socers » de se lamenter et de verser un pleur sur le Strasbourgeois Rohr qui marquait dimanche 5 buts du même pied chaussé d'un soulier qui n'était pas le sien ! Un pleur sur Rohr qu'on ne sélectionnait pas, malgré cet exploit étonnant ! Un pleur sur Hiden, qui méritait, lui aussi, la sélection ! Et pourquoi ne pas récriminer aussi sur le fait que ni Kohut, ni Koronyi, ni Courtois, ni Di Lorto, ni Diagne, ni Jordan n'avaient été appelés ? Pendant qu'on y était !

Il faut être sérieux ! Le choix était difficile, extrêmement difficile. Qu'auriez-vous fait à la place des quatre messieurs de Zurich, si l'on vous avait posé la même « colle », à savoir : quels sont, hormis les Anglais, les meilleurs joueurs d'Europe ? Qu'auriez-vous fait ? Vous auriez délibéré longtemps, plus longtemps peut-être que nos quatre messieurs. Il n'est pas aisé, savez-vous, de choisir parmi les meilleurs ceux qui émergent plus encore, ceux que des performances récentes signalent particulièrement à l'attention des officiels.

DES ÉCHOS, DES PERFORMANCES

ATHLETISME

◆ A Copenhague, Strandberg a battu le record suédois du 200 mètres en 21" 5/10 (anc. record par Strandberg: 21" 6/10) et Hansen qui le suivait, le record du Danemark en 21" 8/10. Rappelons que le record d'Europe est de 20" 9/10 et que Osendarp a gagné le championnat d'Europe en 21" 2/10.

AVIATION

◆ C'est à une moyenne fort réduite — 210 kilomètres à l'heure — que le « Mercury » a battu le record du monde des hydravions avec un vol Angleterre-Afrique orientale de 9.700 km. (le record appartenait à l'Allemagne: 8.392 kilomètres).

◆ On n'a pas assez redit quelle performance extraordinaire ont accompli les trois valeureuses aviatrices soviétiques Ossipenko, Grisodopovno et Roskova qui ont battu le record du monde de distance féminin courant 6.450 kilomètres. Leur raid transsibérien est à tous égards remarquable et, s'il démontre fort éloquemment que le matériel utilisé était parfait, il prouve aussi une fois de plus avec l'étonnante résistance, le courage magnifique de ces femmes, qu'elles n'ont plus guère à envier aux hommes de leur force et de leur volonté farouche.

FOOTBALL

◆ Pour la deuxième fois l'Argentine a battu l'Uruguay (3 à 2).

MARCHÉ

Les Français gagnent à tout coup ! A Vevey, Huard a gagné, détaché, le Critérium International de Marche.
◆ Le 20 octobre, Florimond Cornet se mettra en route au stade de Pershing en vue d'améliorer les records de France des 30 aux 50 kilomètres.

RUGBY

◆ Une équipe américaine composée de joueurs de Yale, Princeton, Harvard se rendra en France cet hiver. Elle jouera à Paris, Bordeaux, Toulouse, Marseille et Lyon.

BOXE

◆ Al. Brown ne boxera plus: il est dégoûté a-t-il dit ! Pas assez sans doute puisqu'il n'abandonne pas tout à fait la boxe : il veut être manager et déjà il annonce qu'il a découvert quelque part dans l'Est, au hasard d'une tournée d'exhibitions, un prodige, un espoir, une étoile de première grandeur, un formidable poids « jeune » ! Gageons que cette nouvelle carrière embrassée par l'ex-champion du monde avec l'enthousiasme qu'on lui connaît nous vaudra de belles surprises sportives, et aussi de nombreuses et poétiques histoires de brigands entre managers, arbitres et boxeurs !

◆ Quelle magnifique saison de boxe nous allons avoir, de quels incidents, de quels tumultes, de quels jets de bouillottes et de chaises nous allons être gratifiés si les arbitres que nous verrons à l'œuvre cet hiver perdent aussi la tête et font montre d'une aussi totale incompetence que celle dont fit preuve ce brave M. Gross, arbitre du match Sangchilli-Angelmon. M. Gross arbitre ! C'est aussi comique que le feld-maréchal Gœring coureur de 400 mètres haies ! La Fédération française de Boxe ferait bien de prendre une bonne fois au sérieux la question de l'arbitrage des combats et de se décider à éduquer, à former de vrais arbitres. Si bien entendu elle tient à ce que la boxe en France continue !

◆ Jean Despau après sa nette victoire aux points sur le difficile Charlier devra se faire soigner les mains s'il veut poursuivre gaillardement son chemin vers la gloire.

◆ Le 2 novembre prochain à New-York, Armstrong défendra son titre de champion du monde des poids mi-moyens contre Ceferino Garcia.

DÉCOR ET SOCIÉTÉ

A juste titre les metteurs en scène accordent au décor de leurs œuvres la plus grande importance. Que leur film se passe en Polynésie ou à Paris, ils s'efforceront par l'ingéniosité du décor de studio, par de savantes surimpressions « à la glace », par de coûteux transports sur les lieux, de donner l'impression du vrai, du réel.

C'est ainsi, pour parler des films de cette semaine que Marc Allegret a tenu à tourner dans les couloirs mêmes du Conservatoire son Entrée des Artistes, que Fritz Lang, pour Casier Judiciaire, a minutieusement composé le décor de son grand magasin, que William Wyler a pu reconstituer à coups de décors, de costumes, de millions, la Nouvelle-Orléans d'il y a cent ans, pour son Insoumise.

Pourtant, si vrais que soient les cadres ou les décors, aucune de ces œuvres, inégales chacune et incomparables l'une à l'autre, ne parvient guère chacune à nous donner l'impression du réel.

Quel que soit le talent de Bette Davis, le caractère de son Insoumise nous paraît chaotique, incomplet, mêlé, in vraisemblable. Nous ne croyons pas au suicide d'Odette Joyeux dans le Théâtre du Conservatoire, encore que cet épisode ait été tourné dans la charmante petite salle de cette grande école. Et toute la grâce, tout le charme, toute la beauté de Sylvia Sydney jointe au tumultueux génie de Fritz Lang ne parviennent pas à nous persuader de l'authenticité de cette jeune ex-détenue transformée en businesswoman de l'Armée du Salut.

William Wyler, Allegret, Fritz Lang, s'ils ont scrupuleusement veillé à la vraisemblance des décors, à la vérité du jeu des acteurs, n'ont pas su ou pu, avec leurs dialoguistes et scénaristes, trouver un « fond social » véritablement réel à leurs œuvres.

Ces libérés de prison qui travaillent ensemble dans un grand magasin ne sont, dans un monde qui ne connaît pas de Bolchevo, que des personnages de conte bleu, ces futurs acteurs sont des personnages de théâtre et non des hommes. A peine savons-nous que les héros de l'Insoumise sont des planteurs de la Nouvelle-Orléans.

Dans ces trois œuvres — comme dans beaucoup de films — le principal défaut est d'avoir oublié l'existence de la société telle qu'elle est, et Fritz Lang lui-même, malgré ses thèses sociales, n'a pas échappé à ce travers.

Les metteurs en scène qui ont créé des œuvres réelles et parlant durables, se sont appuyés sur la réalité sociale. Si les œuvres doivent avoir un fond social, cela ne veut, bien entendu, pas dire que ce fond ait besoin d'être aussi évident que les décors de toile peinte dans Caligari.

Ce fond social peut être sous-jacent, il demeure toujours présent, même dans un drame d'amour, même dans la plus individuelle des passions.

Ce fait n'est guère contestable, et de Molière à Charlot il serait aisé de multiplier les exemples. La superstructure éblouissante des films doit s'appuyer, sous peine de ruine presque immédiate, sur le terrain ferme de la réalité sociale.

Georges SADOUL.

LES FILMS

LE PROFESSEUR SCHNOCK

Harold Lloyd est l'un des meilleurs comiques de l'époque muette. S'il n'allait pas à la cheville de Chaplin, il valait bien après tout Buster Keaton, comme le valait aussi le trop oublié Zigoto (Larry Semon) dont le comique, dans la grosse tradition des « Pieds nickelés » atteignait parfois à l'épique dans le burlesque. Harold Lloyd, après d'inégales grandes productions, à la fin du muet, semblait définitivement mis au rang des étoiles tuées par le parlant. On lui a heureusement fait faire un nouveau film, et nous avons bien ri. Certes, cette histoire de professeur qui croit son destin dominé par celui d'une momie, est bien longue à se mettre en train, mais

quand sa folie se déchaîne enfin, elle est irrésistible. Pouah ! disent certains, cela est bien vulgaire et bien vieux jeu. Je crois pourtant le comique des tartes à la crème de meilleur goût et de meilleur ton que les ignobles cocktails dont la « sophistication » a depuis quatre ans gavé jusqu'au mal de cœur les habitués des Champs-Élysées. Vive donc le brave, sein et vieux Harold Lloyd ! (Film américain, avec Harold Lloyd.)

LÉTTRE D'INTRODUCTION

Comme la mode est à la comédie légère, on a fait jouer à la vedette de Back Street, Irène Dunne, des petites histoires où elle fait laborieusement la fofolle en patins à roulettes. Et le metteur en scène de ce même chef-d'œuvre du début du parlant a fait Lettre d'introduction. Ce film est un compromis entre le mélodrame et la sophistication, ce qui est souvent désagréable. La fille d'un célèbre amoureux de l'écran passe

force à la portée de tous. On a dit là une bien grande sottise. Car la qualité des numéros de Bergen et Mac Carthy n'est nullement dans la difficulté vaincue (pas plus que dans les dessins animés de Disney), mais dans l'extraordinaire dédoublement d'un homme et de sa poupée qu'il agite, qui sait être à la fois sa « conscience » et son « inconscient ». La valeur de ce numéro est aussi dans l'excellent typage de la poupée, dans l'insolence de sa mimique, dans la vie indépendante qu'elle finit par avoir presque malgré son animateur. La scène où Bergen essaye en vain d'empaqueter la poupée qui ne veut pas se laisser faire, est d'un esprit qui n'est pas loin de celui qui montrait Charlot aux prises avec les machines, et sans qu'il y ait pourtant comparaison, elle reste excellente. Le difficile pour le ventriloque Bergen sera de renouveler ses poupées. Le nouveau personnage de paysan abruti qu'il vient de créer après son élégant voyou, est loin de valoir Charlie Mac Carthy. Mais ce type, qui

torise de peindre ni le triomphe du peuple parisien, ni son massacre par les Versaillais de Thiers. Les seuls films qui aient été réalisés sur la Commune l'ont été en Union Soviétique. La Commune de Paris (titre original Les Aubes de Paris) a été monté à Moscou avec un soin extrême. Les gravures de l'époque, les photographies ont été soigneusement étudiées, les types choisis avec bonheur, et, par un miracle qui est encore plus grand pour ceux qui ont vu le Paris d'aujourd'hui si souvent caricaturé d'in vraisemblable façon à Hollywood, l'atmosphère du Paris de 1871 a été très vraisemblablement reconstituée. Le scénario est également digne de tous les éloges. Il contient sous une forme romancée et captivante un résumé de ce qui est essentiel dans l'histoire de la Commune, sans jamais verser dans l'ennuyeux didactisme. Des figures comme celles de Rigaud, de Dobrowski sont peintes avec vigueur et exactitude dans les détails matériels. On peut cependant reprocher à cette œuvre par ailleurs si intéressante de ne pas s'être affranchie des conventions et de la déclamation du théâtre. Ce qui serait supportable à la scène devient à l'écran « irréaliste » et souvent faux. C'est pourquoi, malgré tant de qualités, La Commune de Paris ne se place pas au premier plan de cette production soviétique qui s'est enrichie au cours de ces dernières années de tant d'œuvres considérables. La Commune de Paris mérite d'être vue et applaudie. Mais ce film ne sera projeté qu'en séance privée. Ceux qui veulent voir ou faire voir cet important film historique peuvent s'adresser aux Amis de l'Union Soviétique, 20, rue du Mail, Paris (10^e).

TRICOCHÉ ET CACOLET

Que j'aime Fernandel ! Mais que je déteste certain de ses films ! Tricoche et Cacolel est une œuvre véritablement exécrable. Un riche banquier veut obtenir d'un diplomate étranger le privilège d'un emprunt de plusieurs millions. Il veut pour cela mettre sa femme dans le lit du diplomate, mais celle-ci, qui a déjà un amant, n'y consent pas. Le financier a alors recours à sa maîtresse et s'agit de satisfaire le diplomate, parfaitement « régulier », donne au banquier les millions convoités. Le metteur en scène ne s'indigne pas. Il trouve cela très drôle. Mais pas le spectateur, qui s'ennuie beaucoup. Elvire Popesco a maigri. Fernandel ne gagne pas à paraître aux côtés de Duvallès, qui n'est que très rarement amusant. (Film, hélas ! français, avec Fernandel, Duvallès, Elvire Popesco, Ginette Leclerc, Saturnin Fabre, etc.)

MARIAGE INCOGNITO

Un garçon a épousé une danseuse. Il revient avec elle dans sa ville natale sans oser avouer son mariage à sa famille, ce qui est une source d'infinis quiproquos. Ce sujet fut celui de deux ou trois cents vaudevilles type Palais-Royal. Il a été très gentiment traité par les Américains et ses péripéties sont souvent drôles. Une bonne distraction, qui se verra avec plaisir. (Film américain avec Ginger Rogers et James Stewart.)

G. S.

NOUS AVONS AIMÉ :

UN PEU

Entrée des artistes (inégal). L'Insoumise (Bette Davis), Marie Walewska (Garbo), Le Puritain (Prix Delluc), L'Incendie de Chicago, La Folle Parade (à grand spectacle), Casbah (copie), Le Petit Chose (larmoyant), Prison sans Barreaux (Corinne Luchoire), L'Affaire Lafarge (cause célèbre), Le Schpountz (Fernandel), Six heures à terre (ingénieux).

BEAUCOUP

Casier Judiciaire (Fritz Lang), Vacances (psychologie), Les Gens du Voyage (Feyder), Le Roman de Marguerite Gautier (amour), Le Vandale (violence), A l'angle du monde (avantage), Meurtre sans importance (étourdissant).

PASSIONNEMENT

La Femme du Boulanger (Raimu et Pagnol), Blanche-Neige (féérique), Soupe au Canard (Marx Brothers), Quai des Brumes (bien fait).

PAS DU TOUT

Les Nouveaux Riches, Les Lumières de Paris, Tricoche et Cacolel, Légion d'honneur (Grand Prix du Cinéma Français), La Rue sans joie, Le Mot de Cambonne, Chevalier sans Armure, Gosses de riche.

C I N E M A



ALICE FAYE, meilleure dans « La Folle Parade » qu'elle ne le fut dans ses précédentes créations.

pour la maîtresse de son père. La vieillisse qui conduit l'acteur illustre au suicide; ceci est raconté d'une façon qui ne parvient pas toujours à être vraisemblable ou à nous intéresser. Mais nous avons ri beaucoup aux scènes extraordinaires où joue la poupée Charlie Mac Carthy et son animateur, le ventriloque Bergen. On a dit que le ventriloque au cinéma parlant était un contre-sens puisqu'il suffit de faire parler dans la coulisse du champ de l'appareil un comparse pour rendre ce tour de

est loin d'avoir épuisé toutes ses possibilités, peut encore donner des sketches excellents. (Film américain, avec Adolphe Menjou, Edouard Bergen, Charlie Mac Carthy, etc.)

LA COMMUNE DE PARIS

L'histoire de la commune de Paris aurait pu fournir aux Français le thème de plusieurs grands films. Mais la censure qui veille à notre moralité n'au-

CHEZ SOI

Élégance et confort

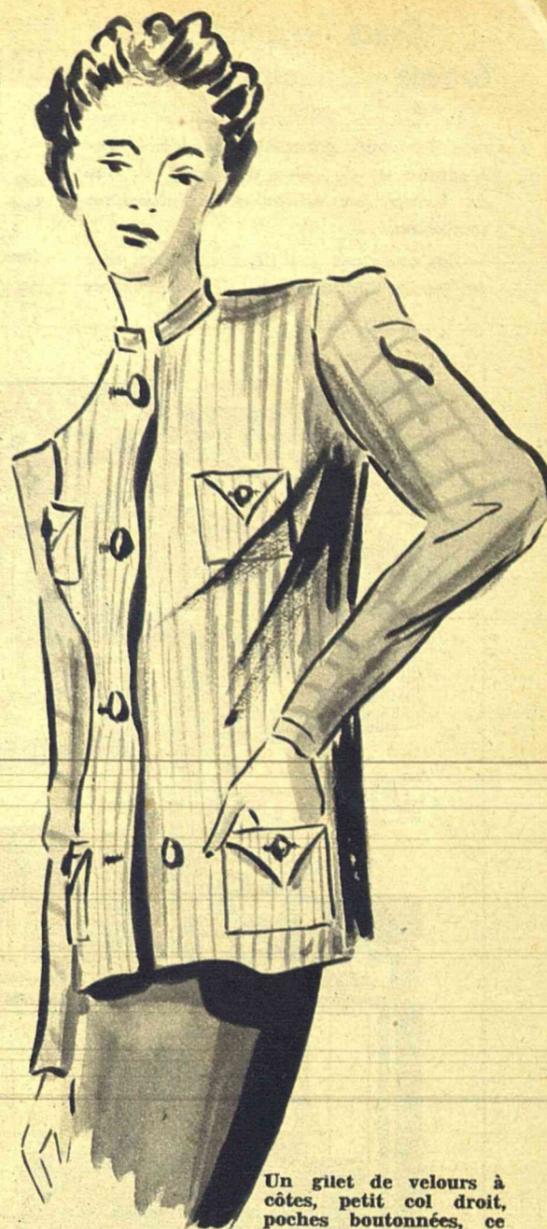


Une charmante blouse de travail en cretonne à fleurs, l'empècement est froncé, les poches également. Elle est bordée d'un biais de cretonne unie. (Modèle « Regards »)

Les premières journées froides sont là, nous hésitons à prendre la décision de faire notre premier feu, nous ne nous résignons pas à supporter gaïement l'humidité de la maison. Avant « d'allumer », nous n'avons qu'à nous vêtir plus chaudement qu'il y a quelques semaines. Un beau crêpe de Chine est, certes, très seyant, mais il nous est facile d'être aussi élégante tout en ayant chaud, un chemisier de flanelle sera parfait. Il existe maintenant, sans avoir recours aux tissus anglais, de charmantes mousselines de laine fantaisie; la plus courante sera à carreaux ou écossais, la plus audacieuse à fleurs minuscules imitant les vieux châles des régions provençales, coloris multiples en général très vifs et se heurtant même parfois : bleu dur et rouge, violet et jaune, orange et vert. L'originalité de la blouse dépendra donc du tissu. Mais pour être confortable, libre de nos mouvements, il est préférable d'adopter la coupe chemisier; quelques détails moins classiques sont admis, tels que les boutons (si faciles à changer) en porcelaine peinte ou en verrerie très lumineuse. Les manches longues et collantes, montées avec un peu d'ampleur afin de pouvoir rembourrer les épaules, qui gardent la ligne carrée. Cette même forme sera également jolie en velours de coton lavable. Et le jour où vous ne la porterez pas avec votre jupe tailleur, vous pourrez mettre une jupe assortie et vous aurez une robe. Une ceinture de cuir verni avec les mêmes boutons.

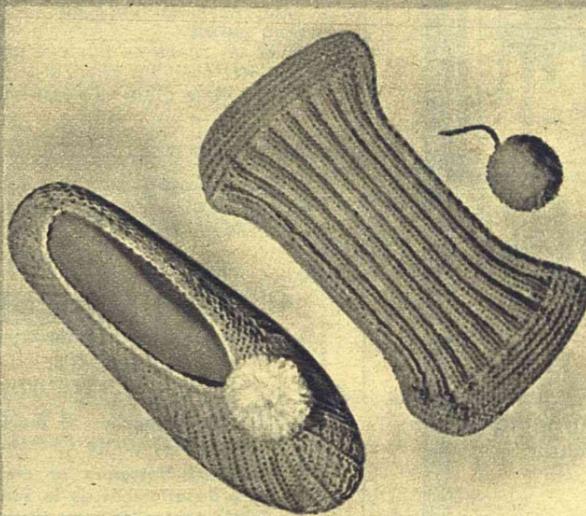
Vous êtes très frileuse, Madame, et vous avez encore froid. Rajoutez un gilet sans manche plus seyant qu'un tricot, pourtant si tentant, mais pour que ce gilet le remplace avantageusement, il doit être douillet, en drap ou en grosse flanelle épaisse mais souple, boutonné de bas en haut, l'encolure au ras du cou et une martingale dans le dos. Le même gilet pourra se porter également avec le tailleur ou le manteau. Il doit être de coloris vif, jaune, bleu dur ou rouge. Mais vous craignez de vous tacher en vaquant aux soins du ménage; rien ne remplacera alors la blouse de toile qui nous est à toutes si indispensable. Comme vous avez tendance à la garder toute la journée, songez qu'elle sera tout aussi pratique en étant coquette. Choisissez un imprimé gai et une forme qui vous avantagera, avec des fronces pour qu'elle ait l'aspect d'une petite robe, un col bien taillé et des manches bien montées qui compléteront votre jolie silhouette.

ROUGE-GORGE.



Un gilet de velours à côtes, petit col droit, poches boutonnées, ce gilet peut être fait en n'importe quel tissu de laine à condition qu'il soit assez épais pour avoir de la tenue.

Chaussons pour le lit et le voyage (pointure 38)



FOURNITURES NECESSAIRES :

100 gr. de laine de Schaffhouse, qualité Fama 5 fils, coloris saumon. 2 aiguilles à tricoter N° 4.

MARCHE DU TRAVAIL :

Le chausson se compose d'une bande rectangulaire, tricotée avec la laine double; longueur 25 cm., largeur 15 cm. On commence avec un montage de 36 mailles et on tricote 12 aig. au point de mousse (tout à l'endr.). Puis suivent 60 aig. (environ 20 cm.) de côtes 2 m. end., 2 m. envers. Fermer les mailles. Plier de façon que les 2 bords de mousse qui représentent l'ouverture du chausson, soient l'un contre l'autre. Les autres lisières sont cousues ensemble, ne pas oublier de plier un peu en dedans les 2 coins qui sont sous le pompon.

Bon appétit !

PENSONS aux gourmands et aux enfants : les sucreries que vous ferez vous-même seront du reste appréciées de tous.

BOULES DE NOIX

Deux cent cinquante grammes de figues que vous passez à la machine à hacher en enlevant seulement la queue, puis la même quantité de noix que vous décortiquez et broyez dans cette même machine. Vous mêlez intimement les deux à l'aide d'une fourchette, puis dans vos mains, sans appuyer, vous formez des petites boulettes rondes que vous roulez dans le sucre de canne (se trouve chez les marchands de produits exotiques). Laissez sécher à l'air quelques heures. Mettez en boîte. Se conserve un mois facilement.

PUDDING LINA

Prenez un kilo de pain boulot de la veille. Sortez-en toute la mie. Emiettez-la dans une grande terrine. Versez dessus deux cuillerées de rhum, puis deux pots de confiture différente (les restes de pots sont parfaits). Coupez en morceaux deux cent cinquante grammes de fruits confits mélangés. Saupoudrez d'une demi-cuillerée à café de cannelle. Amalgamez bien le tout. La pâte doit être très épaisse. Beurrez des moules à cake. Remplissez-les de la préparation en tassant bien. Mettez au four, chaleur moyenne, quarante minutes environ. Le dessus prendra une couleur foncée dont vous ne vous inquiétez pas. Pour la bonne cuisson, il doit être très résistant sous le doigt. Démoulez chaud. Laissez refroidir. Se prépare la veille. Se garde quinze jours dans un endroit sec. Se sert au thé ou en entremets. Ces proportions pour 12 personnes.

SAINTE ZITE.

Petits conseils

UNE robe de campagne toute droite peut être transformée en blouse de travail; vous n'avez qu'à la fendre au milieu et la fermer avec un simple boutonnage; les manches les plus pratiques seront trois quarts terminées par un élastique, ce qui vous permet de remonter ces manches à la hauteur nécessaire d'après les travaux que vous avez à faire.

SIUR n'importe laquelle de vos robes unies, vous pouvez vous faire une ceinture en velours. Vous glisserez entre les deux épaisseurs du velours des cordonnets que vous piquerez avec des grosses piqures très apparentes qui feront la garniture de cette ceinture avec Récharpe assortie.

DEUX carrés noués sur les épaules et à la taille vous feront un gilet sous votre jaquette tailleur; un des carrés plié en pointe et noué sous la nuque vous fera un plastron.

VOTRE peau a été abîmée par le soleil et a besoin d'un astringent. N'employez pas de produit chimique, mais simplement trois grains de raisin avec lesquels vous vous frotterez la figure le soir, après vous être démaquillée. Les pores de votre peau se refermeront très rapidement.

SIUR une robe de lainage unie vous pouvez faire vous-même des incrustations en drap de couleur vive que vous piquerez dessus. Un dessin géométrique sera le plus joli, votre robe sera alors méconnaissable.

Cours gratuits du Groupe Sanitaire Populaire

Le Groupe Sanitaire Populaire organise des cours gratuits de médecine élémentaire et de soins d'urgence en vue de former des infirmiers et infirmières auxiliaires.

Ces cours ont lieu 17, rue Lesage, tous les jeudis soir de 20 h. 30 à 23 heures

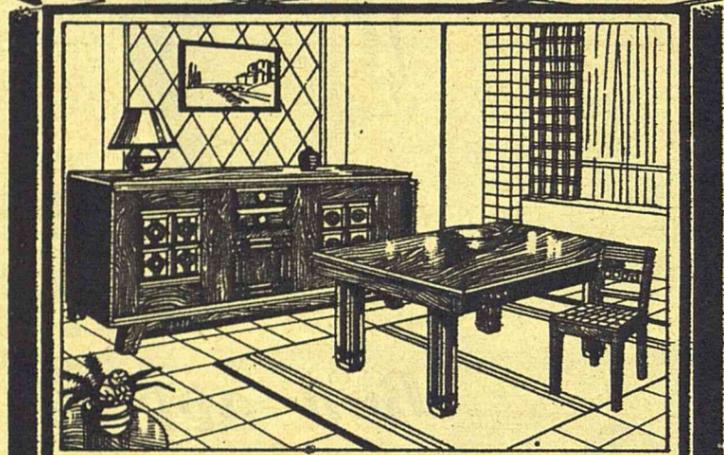
COMPAGNIE AIR FRANCE

COURRIER POUR L'A.O.F. ET L'AMÉRIQUE DU SUD

Les heures limites de dépôt du courrier aérien pour l'A.O.F.-Amérique du Sud sont légèrement avancées

Les usagers pourront se renseigner dans leurs bureaux de postes habituels.

Les plus beaux MEUBLES de FRANCE dans les plus beaux MAGASINS de FRANCE



SALLE A MANGER néo-rustique, vieux chêne de France, création exclusive de PARIS-AMEUBLEMENT 1650. >

★ NOS AVANTAGES ★

12, 18 mois de crédit - Livraison rapide et gratuite dans toute la France - Bons acceptés - Magnifique objet décorateur offert à tout acheteur.

SANS-FILISTES

PARIS-AMEUBLEMENT vous offre sur l'antenne du Poste de l'Île-de-France : 1^o La Minute de Gavroche tous les soirs (v^o programmes).

2^o Un concert de musique variée chaque samedi.

3^o La retransmission du spectacle de l'Européen tous les dimanches à 21 h. 10.

PRENEZ UN TAXI pour venir. C'est le moyen le moins cher car PARIS-AMEUBLEMENT règlera le chauffeur.

BON REG. 10 à découper indispensable pour recevoir GRATUITEMENT le catalogue album. Joignez-le à votre lettre.

PARIS-AMEUBLEMENT
52 AVENUE D'ORLÉANS PARIS 14^e
MÉTRO: MOUTON-DUVERNET - Tél. Ségur 86-46

Paris-Ameublement, la maison qui n'a pas de magasin

REPRISE EN COMPTE DE VOS VIEUX MEUBLES
Magasins ouverts le samedi et le lundi toute la journée.

MOTS CROISÉS

PROBLEME N° 111

Horizontalement

1. D'une manière résolue; 2. Se représenter dans l'esprit; 3. Existe — Plat; 4. Ecorchées légèrement; 5. Préfecture — Dans une raison sociale anglaise; 6. Causa la mort — Femme de mammifère des pays chauds; 7. En Nouvelle-Calédonie; 8. Passée au tamis fin — Fin d'infinifit; 9. Note — Transportée de joie; 10. Revenu échu; 11. Venu parmi nous — Voyelle doublée — Saisons chaudes; 12. Lignes droites autour desquelles tourne un corps — Voyelle triplée.

Verticalement

1. Qui abuse; 2. Chef de tribu chez les Arabes — Nid de rapace; 3. Habitants d'une province espagnole; 4. Milieu de tige — Note — Qui est de la nature de ce qui forme notre charpente; 5. Entretien à deux personnes — Passage public; 6. Préposition — Dénombrable; 7. Elle a toujours eu, au moins, un enfant — Deux lettres de Ebre — A vu bien des printemps; 8. Dieu de l'amour — Simplicité naturelle; 9. Doublé, est une boisson hygiénique, souvent abondante — Raillerie; 10. Genre de batraciens appelés aussi : salamandres aquatiques — Pronom personnel.

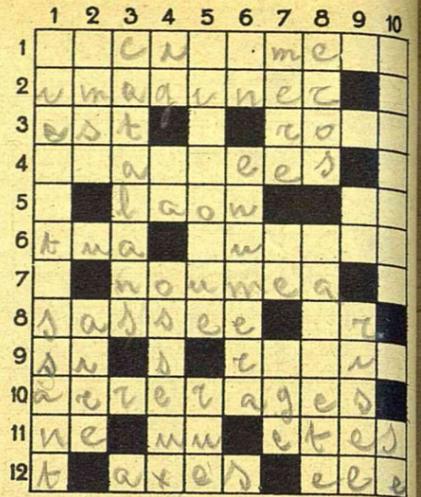
SOLUTION DU PROBLEME N° 110

Horizontalement

1. Elancement; 2. Minerais; 3. AB — Pous-sif; 4. Né — Ta — EEEE; 5. Creuser — NS;

Verticalement

1. Emancipées; 2. Liberté — Mas; 3. An — Loupe; 4. Neptune — Lin; 5. Croassement; 6. Eau — Si — Si; 7. Misère — Ma; 8. Esse — Mua — Or; 9. Lénié; 10. Fesse — Tés.



PROBLEME N° 111

6. It — NS — Emis; 7. Pelées — Usé; 8. Mimas; 9. Emule — Et; 10. Sapins — Oie; 11. Sentier.

Les dix ans du cinéma parlant

(Suite de la page 9.)

Il n'y en a qu'un qui reste hostile au film sonore tel qu'au premier jour: Charlie Chaplin. Lorsqu'il vit le premier film sonore, il déclara que l'écran sonore tuait l'art de la pantomime: « En ce qui me concerne, je suis un mime. Toutes les nuances de mon art seraient anéanties si je les accompagnais de mots et de sons... Je ne parlerai jamais dans un film. Je hais le film parlant et je n'en ferai pas. L'industrie américaine du film est transformée. Cela peut être pour son bien ou pour son mal, cela m'est indifférent. Je ne puis présenter mes films que muets. Mon ombre paraît sur l'écran comme un rêve. Et les rêves ne parlent pas. »

Chaplin a dit cela en 1930. Et il a tenu parole.

« Et les rêves ne parlent pas. » Le film muet était un rêve. Un conte de fées. Quelque chose de lointain, d'ir-

réel. On pouvait le regarder et ce faisant se délasser. Il demeurait un dernier reste d'irréalité, un dernier refuge où s'ébattait la fantaisie. Nous n'aimons pas qu'on illustre les romans. Chacun pour soi, nous voulons peindre l'image des héros et des héroïnes. Dans le film, chacun pour soi, nous pouvions imaginer ce que disaient nos héros et nos héroïnes. Certaines choses ne peuvent être exprimées. Elles ne peuvent qu'être tues. Le film muet se taisait. Chacun de nous pouvait interpréter ce silence à sa façon. On pouvait interpréter et ce faisant se délasser. Un conte de fées. Quelque chose de lointain, d'irréel.

« Et les rêves ne parlent pas... »

Curt RIESS.

Copyright Regards and Opera Mundi.

Pour vos Loisirs

PROFITEZ DES BILLETS

« BON DIMANCHE »

Aller et retour A PRIX TRES REDUITS

VALIDES dimanches et jours fériés DELIVRES toute l'année.

♦ DE Paris-Versailles et des gares du département de la Seine
♦ POUR toutes les gares situées dans un rayon de 100 km. autour de PARIS (sens Banlieue-Paris et vice-versa).

6 ZONES 6 PRIX

de 8,50 à 32 fr. en 3^e classe de 12,50 à 42 fr. en 2^e classe
ENFANTS DE 4 A 10 ANS MOITIE DE CES PRIX
LE RETOUR est possible D'UNE GARE QUELCONQUE

♦ de la zone d'arrivée
♦ d'une zone plus rapprochée
♦ ou d'une zone plus éloignée. (moyennant supplément)

Demandez

Les Documents spéciaux sur les billets « BON DIMANCHE » dans les gares et agences de la SOCIÉTÉ NATIONALE DES CHEMINS DE FER FRANÇAIS

S. N. C. F.



Une GARANTIE DE 5 ANS contre tous vices de fabrication, vous la trouverez à LA MAISON DU VELO La plus Grande Vente Parisienne Demandez le Catalogue gratuit au constructeur-spécialiste des Cycles marque HENRY: Henri BINET, 6, rue Emile-Gilbert, Paris-12.

regards

ABONNEMENTS

FRANCE COLONIES

3 mois: 18 fr. - 6 mois: 32 fr. Un an: 58 fr.

Pays de l'Union postale: 6 mois: 42 fr. - Un an: 78 fr.

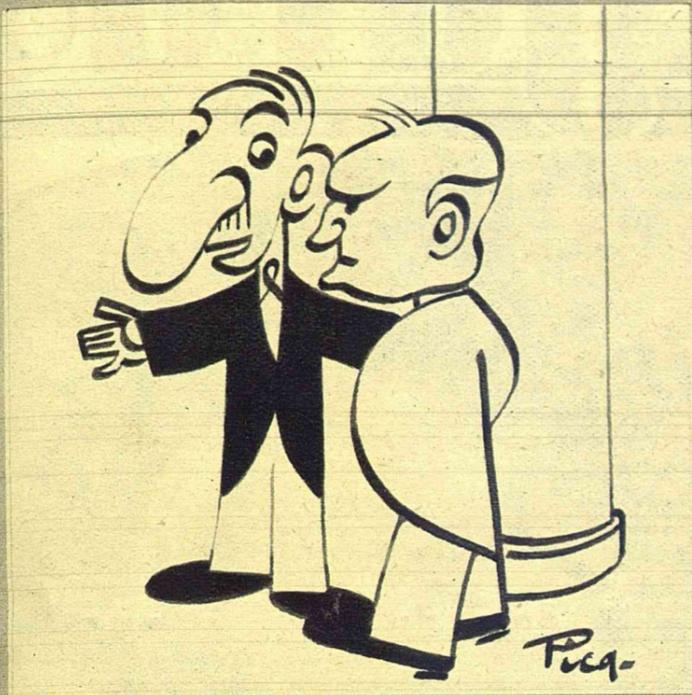
Autres pays: 6 mois: 54 fr. - Un an: 96 fr.

Pour chaque changement d'adresse envoyer la bande du dernier numéro reçu et joindre 1 fr. 50 en timbres-poste.

RÉDACTION, ADMINISTRATION, PUBLICITÉ

NOUVELLES ÉDITIONS REGARDS SOCIÉTÉ ANONYME R. C. S. 257-544 B 53, RUE DE CHABROL, PARIS - X^e Téléphone: TAITBOUT 56-87 Chèque postal: PARIS 1715-54

HUMOUR



— Si on allait prendre quelque chose ?
— A qui ?



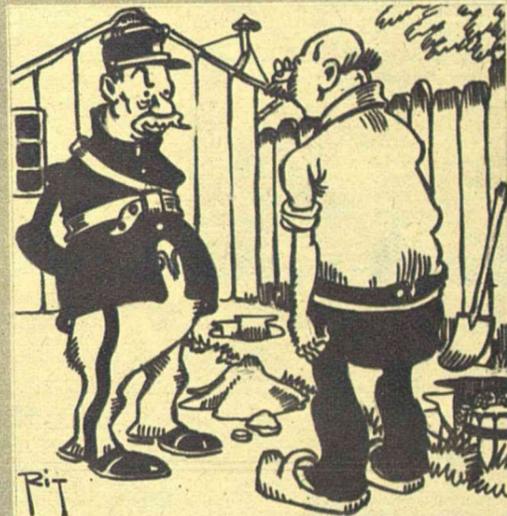
TRISTE IMPRESSION
A 6 heures du matin, après une nuit d'insomnie.



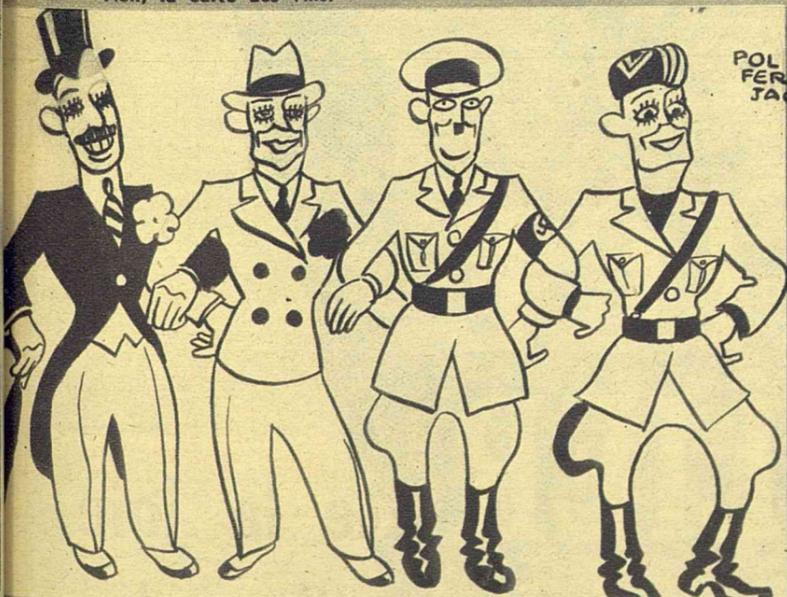
GRANDE STRATEGIE
— J'ai longuement examiné la carte... Elle offre de grandes possibilités...
— La carte d'Europe.
— Non, la carte des vins.



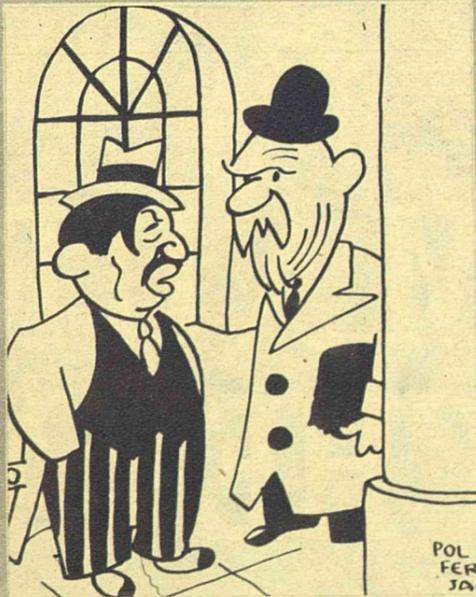
— Ces pleins pouvoirs, c'est signe de quoi ?
— D'impuissance.



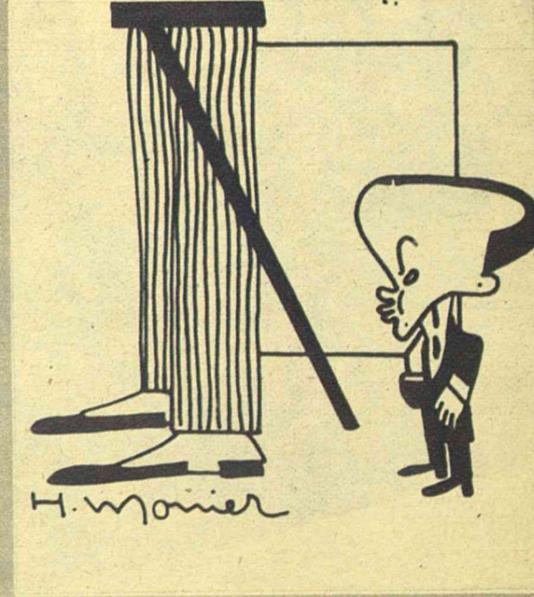
L'EXCUSE
— Pourquoi tous ces explosifs dans votre jardin ?
— Euh !... pour faire éclater les bourgeois.



BEAUX ET BIEN FAITS
Messieurs Chamberlain, Daladier, Hitler et Mussolini vus par eux-mêmes



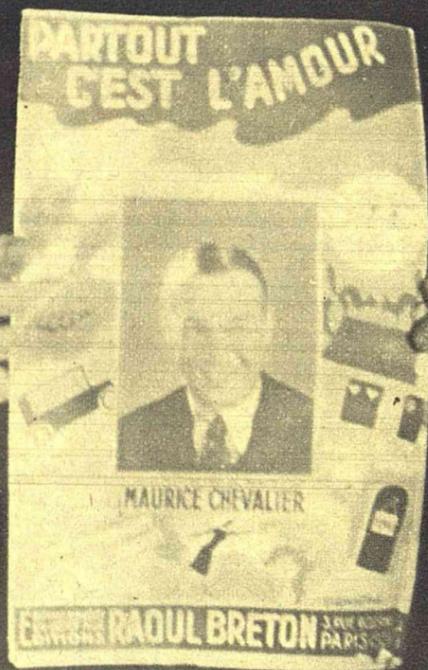
— Il y a encore bien des questions à régler.
— Entre autres, la question du rattachement des cantons chudètes d'Avallon et Vejelay.



— On ne peut tout de même pas l'inculper d'intelligence... fût-ce avec l'ennemi.

1fr.50
1. 50 BELGES
0. 30 SUISSE
24 pages

regards



le MAURICE CHEVALIER de la joie

Un reportage exclusif de "Regards"

par YVES BONNAT et A. LEVEILLÉ